

Mes mémoires de guerre 1940 - 1945

Charles Lunzenfichter



Avant propos

En 2002 Charles Lunzenfichter a publié ses mémoires qu'il a diffusées dans le cercle restreint de la famille et de ses amis. Nous pensons que la partie de ses mémoires concernant la période 1940/1945 mérite une publication plus large, car elle s'inscrit dans une histoire plus générale qui a profondément marqué le XX^e siècle.

Son parcours pour le moins exemplaire fut celui de beaucoup d'Alsaciens. Peu nombreux sont ceux qui peuvent encore en témoigner. 2017 étant le 10^{ème} anniversaire de la mort de Charles, c'est l'occasion de lui rendre hommage en proposant à nos lecteurs le récit de son passionnant périple lors d'une période difficile et sombre de notre histoire qu'il ne faut pas oublier.

Etienne Pommois

I. La «drôle de guerre»

Le premier septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne. Immédiatement, par le jeu des alliances, la France et l'Angleterre déclarèrent la guerre à l'Allemagne. C'était le début d'une tragédie et j'avais tout justes 18 ans.

Toutes les villes et tous les villages proches de la frontière avec l'Allemagne devaient être évacués. Le lendemain de la déclaration de guerre ce fut l'évacuation : l'ensemble de la population de la ville de Niederbronn fut évacuée en Haute-Vienne. Un certain nombre néanmoins restèrent dans les villages voisins où ils avaient des attaches (parents ou amis à Mietesheim, Kindwiller...).

Ainsi commença une période de 8 mois, durant laquelle il se passa peu de choses sur l'ensemble du front français, en dehors d'une petite offensive suivie d'une contre-offensive du côté de Forbach. On a appelé cette période la « drôle de guerre ». Elle fut marquée par des opérations de faible portée militaire ou diplomatique, par l'inaction et par une valse hésitation qui minaient le moral de la population et, en particulier, des soldats mobilisés.

Mon père, après avoir conduit les vaches au lieu de rassemblement à Reichshoffen (non évacué), a finalement décidé de suivre le gros de la population pour une destination inconnue. Nous avons donc emporté tout ce qu'on pouvait porter en bagages. Leur volume était limité. Nous sommes montés, à Reichshoffen, dans des wagons à bestiaux de la S.N.C.F ; nous sommes allés jusqu'à Bouxwiller où avait été décidé un premier arrêt. Je me souviens, comme si c'était hier, que nous avons dormi sur de la paille dans les salles de classe du collège.

Deux jours plus tard, ce fut l'embarquement dans les wagons pour la destination finale : cinq jours d'un voyage qui nous parut interminable à travers la France et

en particulier le Massif Central pour aboutir à Eymoutiers ou à Peyrac-le-Château. Ces endroits nous étaient inconnus et étaient totalement dépourvus de structures d'accueil.

La ville d'Eymoutiers, avec ses quelque 2500 habitants, devait héberger près de deux mille personnes de Niederbronn... Au début ce fut une vraie pagaille !

Je me souviens que ma grand-mère maternelle et sa cousine (tante Lina) logeaient chez les Lestrade. A côté de ces derniers, la famille Cygne avait mis à notre disposition une grande chambre aménagée de paille où s'installèrent les parents, les sœurs et Ernest, tandis que mon frère Alfred fut hébergé avec Paul Weber chez la famille Moreau. Celle-ci devint la belle-famille de Paul en 1941, lors de son mariage avec leur fille Denise.

Quant à moi, je logeais non loin de mes parents, chez la famille Lissandre qui n'avait qu'un fils, décédé accidentellement quelques mois plus tôt. J'occupais donc la chambre de ce garçon disparu et étais considéré comme leur fils. Les déjeuners et dîners étaient pris à la soupe populaire servie durant toute la période au sous-sol de la mairie. Monsieur Lissandre, ouvrier à la minoterie Bourg à l'entrée sud d'Eymoutiers, située sur la Vienne, m'y avait aussitôt proposé un emploi. J'étais tout heureux d'avoir un gagne-pain en remplissant des sacs de blé, de farine ou de son. Mais cela ne devait pas durer car, moins de deux mois plus tard, j'ai été dénoncé pour avoir travaillé. En effet, chaque réfugié percevait une indemnité journalière de dix francs à condition de ne pas travailler, et comme j'étais le premier salarié évacué, on a voulu me rayer de la liste des frais de subsistance. J'ai donc quitté la maison Bourg pour flâner et ne rien faire comme tout le monde.

Ainsi passait le temps et les gens s'habituèrent au mode de vie de cette région. La routine commençait à

s'établir : le matin, un peu de soupe à la place du café, puis les hommes partaient au bistrot du coin pour prendre le verre de rouge et discuter des perspectives de cette drôle de guerre.

Nous, les jeunes, avions plus de faculté pour rompre cette monotonie et l'esprit d'aventure aidant, avions vite saisi des occasions pour regagner, le week-end, notre ville abandonnée. Le vendredi soir, en train, nous quitions Eymoutiers pour nous rendre à Niederbronn via Limoges et Paris. Nous traversions à pied la capitale entre la gare d'Austerlitz et la gare de l'Est où nous reprenions le train pour rejoindre l'Alsace. Le voyage était facilité par le fait que, d'une part, nous possédions chacun un laissez-passer de réfugié que l'on présentait à chaque contrôle en cours de route et que, d'autre part, le train était gratuit pour les réfugiés. Nous étions en général de retour le dimanche soir et nous pouvions ainsi ramener des affaires personnelles (habits et objets divers) que les parents avaient dû laisser sur place lors de l'évacuation.

Quel drôle et triste spectacle nous accueillait à notre arrivée à Niederbronn, désertée par ses habitants, mais bien animée par la troupe qui occupait une grande partie des maisons. Les chasseurs alpins se croyaient en pays occupé : ils tuaient des lapins aux portes des armoires ; tels étaient, à titre d'exemple et sans trop détailler, le vandalisme et les méfaits qui pouvaient être commis. Cet état de chose a incité les jeunes à revenir rapidement en Alsace. Dans la maison paternelle, mon frère Alfred et moi avons pu obtenir une chambre pour nous loger, tout le reste étant occupé par la troupe, même la cave et l'étable comme on peut le voir sur la photographie où je figure en civil avec un casque sur la tête.

« Devant la maison
était érigée une
barricade en bois... »



Devant la maison était érigée une barricade en bois qui se prolongeait sur toute la largeur de la route ; elle facilitait le contrôle du passage par la garde. Il y avait un va-et-vient incessant de militaires en direction de la Ligne Maginot en passant par Jaegerthal.

Le fait que nous logions dans notre maison rassurait nos parents à Eymoutiers. A l'aide d'un sauf-conduit, nous nous rendions en bicyclette à Reichshoffen pour travailler à la "Schmelz", usine où, petit à petit, les services avaient été réorganisés.

De retour au foyer le soir, nous mangions la popote des militaires, comme de vrais soldats, tandis qu'à midi, on déjeunait à la cantine de l'usine (la grande baraque en bois à l'endroit de l'actuel restaurant).

« ... un week-end passé avec
ma mère à Niederbronn.
Je suis sur la moto d'un
militaire du 60^e RA. »



Paul Weber logeait également chez lui, tout en travaillant à Reichshoffen à la fabrique des indémaillables Huffschtidt ; Etienne Butcher était occupé à la scierie Bloch. Monsieur Henrich, après avoir participé à l'évacuation de sa famille jusqu'à Eymoutiers, avait dû rejoindre Toulon comme marin mais, en tant que père de famille, il obtint une affectation spéciale et revint ainsi à Reichshoffen pour travailler. Il occupait sa maison tandis que sa famille restait à Eymoutiers.

Bien entendu, d'autres camarades d'enfance avaient procédé de la même façon que moi et faisaient le va-et-vient entre Niederbronn et Eymoutiers, avec une vie plus ou moins sauvage à Niederbronn...

Je me souviens fort bien de cette anecdote : en juillet 1939, nous avons cueilli nos groseilles et cherché des myrtilles en forêt ; mon père avait fait du vin avec ces fruits. Le fût de 70 litres, qui était resté dans la cave, avait échappé aux soldats du 60^e régiment d'artillerie stationné chez nous. Avec toutes les peines du monde nous avons réussi, avec mes camarades Paul Weber, Etienne Butcher et mon frère Alfred, à le monter dans notre chambre et à le poser sur un support en bois pour le déguster lors de grandes occasions, tel mon dix-huitième anniversaire célébré le 15 décembre 1939 entre copains et en présence de quelques soldats. Nous avons bien ménagé son contenu pour le faire subsister jusqu'au printemps 1940.

Fin novembre 1939, avec trois autres jeunes nous sommes rentrés à Niederbronn pour travailler. Le bureau De Dietrich de Reichshoffen avait repris de l'activité. Tous les quatre nous rentrions le soir dans notre maison que nous partagions avec les militaires.

C'est ainsi que le temps s'écoula jusqu'en mai 1940, ponctué d'informations plus ou moins alarmantes sur la guerre : 9 avril - invasion du Danemark par les troupes allemandes, début mai ce fut la Norvège avec le débarquement d'un corps expéditionnaire franco-britannique, le 10 mai c'était au tour de la Hollande. Les événements se précipitèrent, c'était la fin de la « drôle de guerre », c'était l'affrontement, les jours les plus sombres de notre histoire, l'effondrement de l'armée française et l'armistice du 22 juin 1940.

II. Sous la botte des Nazis

Courant mai 1940, alors que les tirs de canon débutaient sur la ligne Maginot et que ça commençait à devenir sérieux, tout le monde s'affola. Mes camarades se dispersèrent : certains retournèrent sur Eymoutiers (mon frère Alfred et Paul Weber) alors que, quelques mois plus tôt, Etienne Butcher s'était engagé dans la Marine à Toulon. Quant à moi, j'avais suivi depuis le printemps 1939 des cours de Préparation Militaire sous la conduite de la Brigade de Gendarmerie. Aussi ai-je cru bien faire en accompagnant ces derniers sur un lieu de repli bien défini dans les Vosges. Mais notre aventure de courte durée ne fut pas un exploit. Départ en camionnette puis par train à travers les Vosges : Vittel, Plombières où nous avons été bombardés une première fois. Brusquement, nous avons été surpris par des militaires ; nous les prenions pour des Anglais, mais en réalité c'étaient des Allemands avec leur croix gammée. Nous avons été faits prisonniers et avons dû marcher en colonne à travers Saint-Dié, le col de Bussang, jusque dans la plaine d'Alsace où nous fûmes enfermés comme des troupeaux de moutons dans un enclos de pâturage avec, pour tout ravitaillement, un morceau de « Kommiss » et une timbale d'eau chaude au son.



« ...libéré avec d'autres jeunes aventuriers, tels que Jean Fehr de Neuf-Eglise et un autre collègue dont le nom m'échappe... »

Puis j'ai été séparé de mes collègues en uniforme pour être libéré avec d'autres jeunes aventuriers, tels que Jean Fehr de Neuf-Eglise et un autre collègue dont le nom m'échappe, mais que j'ai revu lors d'une visite au printemps 1941, lorsque j'ai voulu faire l'éclaireur pour trouver un passage à des prisonniers de guerre.

Je suis rentré à Niederbronn avec toutes les peines du monde, en stop, avec des voitures allemandes ou à pied, traversant des ponts détruits ainsi que divers obstacles. J'étais heureux d'avoir retrouvé Niederbronn, mais la maison était vide.

*Chez Jean FEHR
à Neuf-Eglise*



Début juin 1940, alors que des bruits couraient sur la signature d'un armistice, j'ai rencontré mon copain de toujours, Charles Koehler qui venait de rentrer à la maison après une épopée similaire. C'est d'ailleurs chez ce dernier que nous nous sommes cachés dans la grange pour écouter à la radio B.B.C. Londres l'appel du Général de Gaulle au soir du 18 juin 1940 : « ... La France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre. ... »

La vie redevint peu à peu normale. Les réfugiés de Niederbronn et des alentours rentrèrent chez eux. L'indemnité de réfugiés leur fut refusée ; seuls ceux qui étaient à Eymoutiers sous la responsabilité de l'adjoint au Maire, Monsieur Osswald, furent indemnisés : 10 francs par jour. Je précise que le Maire, Henri Muller, était resté seul à Niederbronn avec une équipe de surveillance dont le chef des pompiers faisait partie ; celui-ci devint rapidement un fervent Nazi, chef local de la S.A.

Charles Koehler



Un bruit courut, annonçant le rapatriement des réfugiés d'Eymoutiers durant la première quinzaine d'août 1940. Comme il n'y avait plus aucun bétail à Niederbronn, je me hâtai d'acheter une vache afin de faciliter la nourriture de notre grande famille. Ce ne fut pas chose facile, mais un pur hasard me permit

cet achat chez l'agriculteur Hartz, à l'entrée d'Oberbronn. Après maintes tractations, l'achat fut conclu avec un acompte tiré de mon faible portefeuille. Pour le solde, j'ai signé un document précisant la modalité de règlement par mon père, dès son retour. Connaissant mon père, le paysan me faisait confiance.

J'ai donc fait le transfert à l'étable, après avoir fait le grand nettoyage indispensable à cause du désordre laissé par le 60^e R.A. (Régiment d'Artillerie) qui montait la garde devant notre maison et dont les canons de 105 étaient en batterie sur les hauteurs vers Jaegerthal, les tubes tournés vers le Palatinat, la frontière étant à huit kilomètres à vol d'oiseau. Encore un travail supplémentaire car, une fois une faux retrouvée, il fallait faire les foin pour nourrir la nouvelle pensionnaire.

J'avais également réussi à me procurer cent kilos de pommes de terre à Mietesheim, mais pour les ramener chez moi c'était tout un problème.

J'avais appris que les militaires avaient été faits prisonniers lors du repli stratégique près du Donon, mais j'avais soigneusement gardé un certain nombre d'adresses qui se sont avérées utiles par la suite, telles que celles d'Henri Simon à Hattigny près de Sarrebourg, Camille Grosse à Plaine de Walsch, Joseph Petrazani à Steinbourg, Georges Matter à Dettwiller, Albert de Hommarting.

Une fois le rapatriement des Niederbronnais terminé, tout le monde se mit au travail, car la vie devait reprendre. Mon frère et moi prîmes main forte à notre père pour, tantôt remplacer les tuiles manquantes, tantôt remettre de l'ordre dans la propriété ou récupérer tout ce qui pouvait encore servir, tandis que ma mère s'occupait de remettre l'intérieur en ordre.

A l'approche de l'automne et durant l'hiver 1940-1941, petit à petit, l'usine de Niederbronn réembaucha son personnel. Mon père et mon frère y retournèrent. Quant à moi, je repris mon travail au Bureau Central.

Une certaine hantise régnait un peu partout ; chacun se méfiait de l'autre et le surveillait comme il pouvait. Par-ci, par-là, on entendait dire que des soldats français s'étaient évadés. Il fallait donc les aider, sur les directives de Nicolas Henrich qui connaissait parfaitement mes sentiments, tout comme je connaissais les siens. Je me promenais souvent le

soir, mais surtout les samedis et dimanches, dans la forêt du Ochsenkopf-Finsterkopf, avec mon camarade Charles Koehler pour aller à la rencontre de ces égarés ; ce n'était pas chose facile. En général, les évadés étaient au moins à deux. Pour les approches, mon ami brandissait son petit drapeau Bleu-Blanc-Rouge qu'il cachait sous sa chemise.

On les hébergeait le plus souvent chez lui, car chez nous, c'était plus difficile à cause des frères et sœurs en bas-âge. Pour le ravitaillement, on s'arrangeait toujours au mieux, car il fallait les héberger la semaine pour les accompagner ensuite vers la frontière lorraine. Question habillement, ce fut également un gros problème, mais parfois les gars étaient déjà mi civils, mi militaires.

De temps à autre, on rencontrait dans la forêt des personnes de l'autre camp, comme l'ancien garde forestier, fusil au dos.

Je me rappelle les deux otages qu'il faisait marcher devant lui jusqu'à la gendarmerie ; l'ancien garde était un homme grand et fort, il tenait en respect deux évadés pratiquement épuisés.

Attestation de Nicolas Henrich, Maire de Niederbronn-les-Bains et Conseiller Général du Bas-Rhin

CONSEIL GÉNÉRAL
DU
BAS-RHIN

Nicolas HENRICH
Niederbronn-l-B

Déclaration sur l'honneur

A t t e s t a t i o n

Le soussigné Nicolas HENRICH, Conseiller Général du Bas-Rhin - Maire de la Ville de Niederbronn-les-Bains - Chevalier de la Légion d'Honneur - titulaire de la carte de déporté résistant N°1017.24468 du 5 Février 1955, certifie par la présente que Mr. LUNZENFICHTER Charles, né le 15.12.1921 à Niederbronn-les-Bains, a pris une part très active dans la Résistance de ce secteur.

Dès le début de l'occupation par les Allemands en 1940, il n'a pas manqué de manifester ses sentiments patriotiques et son attachement à la mère patrie absente. C'est ainsi qu'il s'est mis spontanément à la disposition des responsables de la Résistance du secteur de Niederbronn-les-Bains. Au risque de sa vie, Mr. LUNZENFICHTER Charles, malgré son jeune âge, a accompli des missions très dangereuses. Il a notamment favorisé par tous les moyens possibles l'évasion des prisonniers français venant d'Allemagne en les convoyant lui-même jusqu'à la frontière dans la région de Sarrebourg/Moselle.

Ce bon patriote a d'ailleurs été arrêté à deux reprises par la Gestapo pour actes de résistance et interné, chaque fois pendant plusieurs mois, au camp de concentration de Schirmeck, la dernière fois jusqu'à son incorporation de force dans l'armée allemande. Profitant de la première occasion pour désertir celle-ci, il a rejoint aussitôt les Forces Françaises Libres pour participer comme volontaire dans cette armée à la libération du sol national. M. Lunzenfichter est d'ailleurs, pour actes de bravoure exceptionnels, titulaire de la Médaille Militaire Française.

De tous temps, il a fait preuve d'un patriotisme profond et d'une fidélité indéfectible à la cause de la patrie.

Niederbronn-les-Bains, le 22.11.1966

Conseiller Général du Bas-Rhin
Maire de Niederbronn-l-Bains

A partir du printemps 1941, les aides se sont renforcées et mieux organisées. Aussi pouvions-nous acheminer les évadés jusqu'à la scierie Bloch où ils étaient cachés, et les départs étaient échelonnés grâce à l'aide efficace du contremaître Jean Leininger et du responsable de la scierie Théo Joerger père. Je ne voudrais pas rentrer plus dans les détails, mais je tiens à citer le nom de plusieurs amis résistants, tels que Léon Schicker, Jacques Froehlich, Grosshenns de Belfosse, Charles Jennevé, Charles Hoffert. Tous rendirent d'immenses services.

Pour ma part, j'avais transféré des prisonniers de guerre avec mon ami Charles Koehler d'octobre 1940 à mi-juillet 1941 : trois trajets Niederbronn-Hattigny, un à Saint-Georges au restaurant du coin, puis les transferts par le canal de la Marne au Rhin, dont deux à l'embarcadère de Niderviller, l'un à Hesse et l'autre à Steinbourg.

Vint alors la période sombre. Toujours animés du même élan patriotique, Charles Koehler et moi avons décidé, le soir du 13 juillet 1941, de fleurir le carré de tombes de soldats français au cimetière communal. Le dimanche 14 juillet 1941, une grande partie des jeunes de notre âge, endimanchés, se promenaient en ville, comme lors du bon vieux temps d'avant la guerre ; d'autres admiraient le défilé des jeunes Allemands du R.A.D. (Reicharbeitsdienst) qui chantaient en marchant au pas. Le casino de Niederbronn servait de caserne.

Ce même soir, nous nous sommes retrouvés finalement en tête à tête avec ces Allemands au Restaurant "Montagne Verte", route de Bitche à Niederbronn. Après quelques échauffements, notre ami René Claemmer d'Oberbronn, grand musicien de l'époque, s'installa au piano et joua des airs tels que « la Paloma » et, d'un coup, fut entonnée "la Marseillaise". Une bagarre fut évitée de justesse mais les esprits se calmèrent vite sur l'intervention du propriétaire. Néanmoins des gradés du R.A.D. prévinrent la gendarmerie locale qui fut rapidement sur les lieux. Charles Koehler, Marcel Heilig et moi-même fûmes arrêtés sur place et conduits aux bureaux de la Gestapo, route de Strasbourg à Haguenau. L'un après l'autre, engueulés, giflés, avons été enfermés séparément dans une cellule du sous-sol. Le lendemain nous avons été transférés à Strasbourg, à la prison rue du Fil.

Sur dénonciation, après enquête menée par la police de Niederbronn auprès du propriétaire André Lambert, les noms suivants furent cités et les arrestations suivirent : René Aurreggio, Eugène Bachmann fils, René Dager, Charles Engel, Bernard Eppinger, Adolphe Greiner, Robert Gross, Georges

Loeb, René Ludwig, Alfred Lunzenfichter, Herrmann Zapf, tous de Niederbronn avec, en plus, Albert Fischer, Eugène Rappold de Reichshoffen présents au moment des faits, ainsi que René Claemmer d'Oberbronn. Toute l'équipe, rassemblée pour un bref interrogatoire à la Gestapo à Haguenau, nous a rejoints rue du Fil le 17 juillet.

Nous restâmes deux ou trois jours dans cette prison où nous vîmes pour la première fois au grand complet, lors de la promenade matinale d'un quart d'heure, sous surveillance, l'un derrière l'autre, sans pouvoir échanger le moindre mot.

Durant la journée dans la cellule, nous étions tous occupés à coller des sacs en papier qui allaient servir aux épiciers pour l'emballage de denrées alimentaires ; à l'époque, on ne connaissait pas encore les sachets en plastique, ni les grandes surfaces. Les gardiens de la prison de la rue du Fil étaient vraiment gentils avec nous. Ils voyaient bien qu'ils n'avaient pas affaire à de "grands criminels", et ils nous encourageaient à activer notre travail de collage, nous faisant croire que plus le nombre de sachets collés était grand, plus vite nous serions libérés. Je crois plutôt qu'ils étaient tenus d'obtenir un certain rendement. Rien alors ne présageait un transfert dans un camp.

Et pourtant, après cette brève escale strasbourgeoise, nous fûmes transférés à Schirmeck au camp de Vorbruck dans deux estafettes escortées par la police. A l'arrivée au camp, l'un après l'autre, nous avons eu droit à une réception musclée : nous fûmes giflés et interrogés par le commandant Buck avant d'être transférés au magasin d'habillement pour changer de costume. Nous fûmes dotés d'une tenue militaire venant de l'ancienne armée tchèque. Nous ne savions pas ce qui pouvait nous arriver et notre moral était bien bas en voyant notre boule à zéro !

Les dix-sept Niederbronnois atterrirent dans la baraque numéro sept pour tenir compagnie à la centaine d'infortunés comme nous, arrivés là suite à des manifestations de plus grande envergure à Hochfelden.

Ce fut pour nous autres une période pénible car nous étions privés de toute liberté, mais surtout de boire et de manger : le matin, un gobelet d'eau chaude dénommée tisane, une maigre tranche de pain « Kommiss » à midi et, le soir, une louche de soupe dite « Eintopf ».

Les exercices militaires étaient fréquents sur le gravier des allées, à l'intérieur du camp ; gare à celui qui se faisait remarquer, ou ne pouvait suivre le rythme ; il était aussitôt sorti du rang et pris à part.



Début janvier 1942 sur la rue du Soleil, avec trois des têtes rasées : René Dauger, Charles Engel et moi-même

Ainsi passèrent les trois premières semaines de détention et, comme de nouvelles recrues venaient grossir le rang de détenus ayant subi le même sort, nous avons été considérés comme des anciens, puis admis dans des équipes de commandos de travail.

Je me revois encore avec mon frère Alfred, René Aurreggio et deux ou trois détenus tirer péniblement un rouleau compresseur, tantôt dans l'équipe qui travaillait à la carrière Douvier à l'entrée de Schirmeck, tantôt allant travailler à la mine d'or de Wackenbach, inexploitée depuis 1919. J'ai également travaillé sur la voie ferrée, à réparer un pont entre Russ et Hersbach.

Le soir, de retour au camp, l'on procédait à l'appel des présents sous l'œil attentif des « Wachtmeister » ainsi que des gardes postés sur les tourelles d'observation érigées tous les 100 mètres autour du camp qui était clôturé par deux grillages barbelés et électrifiés. Tôt le matin, avant d'aller au rassemblement, on se tenait entre deux lits superposés pour se remettre des vertiges causés par notre faiblesse.

Le temps s'écoulait lentement. Une fois toutes les six semaines, nous avions le droit d'écrire cinq lignes aux parents, leur précisant qu'on était en parfaite santé !

Dès le mois de mai et jusqu'en octobre 1941, la classe 1922 fut enrôlée dans le R.A.D. (chantier de

travail). Ainsi Charles Koehler et Marcel Heilig quittèrent les premiers le camp et, courant du mois décembre, la libération (échelonnée) a sonné pour les autres camarades de notre équipe. Les derniers, libérés le 22 décembre furent Hermann Zapf, Adolphe Greiner et moi-même.

A la sortie du camp, nous devions jurer de ne plus jamais participer à aucun acte contre nos occupants. Il fallait donc réfléchir à deux fois avant de prendre part à nouveau à une éventuelle manifestation antiallemande. Je me suis donc limité à faire au printemps 1942, discrètement, quelques courses pour le ravitaillement. Je suis allé à vélo à Montbronn

pour chercher quelques kilos de viande, saucisses et os pour le bouillon à la boucherie Wackenheim, de la part de Jean Leininger, de la scierie Bloch.

Attestation du Commandant Buck du camp de Schirmeck, avec le visa de présentation au retour au Bürgermeister Leiss et à l'Ortsgruppenleiter Ohlmann

Sicherungslager Vorbruck
Der Lagerkommandant

Vorbruck, den 20. Dezember 1941.

Entlassungs-Ausweis

für den

Lunzenfichter Karl, led. Bürobeamter, geboren am 15.12.1921 in Niederbronn, dort wohnhaft Jägerthalerstrasse 3.

Die VERHAFTUNG wurde am : 15. Juli 1941 vorgenommen
Der Obengenannte wurde am 26.7.1941 in Sicherungshaft genommen.

Auf Anordnung des Befehlshabers der Sicherheitspolizei und des SD, wird er mit dem heutigen Tage aus der Sicherungshaft entlassen.

Nach seiner Entlassung hat er sich alsbald unter Vorzeigen dieses Entlassungs-Ausweises bei seiner zuständigen Polizeibehörde zurück zu melden.

Meldungen :

Bürgermeister und Ortsgruppenleiter. 23.12.1941

Der Lagerkommandant:

Gef. Leiss

Ohlmann

Ohlmann

Ohlmann

Photos du camp de Schirmeck-Vorbrück



*Vue générale du camp de Vorbruck
Au premier plan, la salle des fêtes en construction.
Au second, deux baraques pour les femmes ; celle de droite en
voie d'achèvement et celle de gauche déjà occupée*



L'épisode de la tonte à l'arrivée au camp



La rééducation selon les Nazis



*Attelés à un lourd rouleau de fonte, les détenus
construisent la route qui monte au Strufhof
En première position, mon frère Alfred, et moi-même en
troisième position*

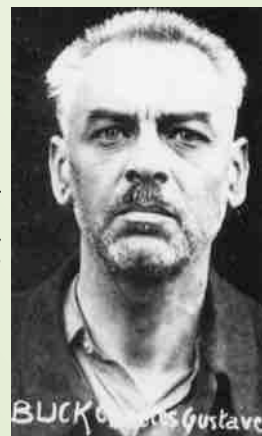
*Le bourreau, Karl Buck, commandant du camp
pendant ses années dorées à Schirmeck*



Un commando rentrant du travail

Photo anthropométrique (1945)

*Le tortionnaire Karl Buck fut
condamné à mort au procès
du Tribunal Militaire à Metz
en janvier 1953*



Photos d'archives :

*La plupart de ces photos sont parues dans le livre de Bernard et Gérard LE MAREC
« L'ALSACE dans la guerre 1939 - 1945 – La tentative de ré-annexion » avril 2000
Editions alsatia*

A Niederbronn, mon « Zellenleiter », responsable politique nazi, me fit remarquer à maintes reprises, d'un air moqueur car il connaissait mes sentiments : *« Charles, tu peux laisser hors de ta tête l'arrivée de de Gaulle sur son cheval blanc ! »*. Tête baissée, je lui répondais qu'il avait peut-être raison. Après la guerre, la tête bien haute, je le taquinais souvent au Bureau Central en lui rétorquant que le Général était tout de même venu *« sur son cheval blanc »*. L'intéressé avait écopé de quelques mois d'interdiction de séjour dans le canton...

Avant la guerre, François Butcher, facteur de Weitbruch, était venu habiter à Niederbronn. Monsieur Butcher était le président du cercle cycliste dont je faisais partie. En 1941, suite à une mutation des P.T.T., il déménagea à Strasbourg, avenue de la Forêt Noire.



Notre filleule à son premier anniversaire

Début décembre, sa fille Germaine épousa Monsieur Lucien Strebler de Mertzwiller, cérémonie à laquelle mon frère Alfred et moi étions conviés. Mon frère, à peine libéré du camp, était présent le soir. Quant à moi j'ai brillé par mon absence à cette fête de famille qui s'est déroulée à Mertzwiller. Mais en compensation, à mon retour de Schirmeck, on me proposa d'être le parrain de l'enfant à naître. On m'avait présenté la photo de mariage pour me permettre de choisir la marraine de l'enfant. Après examen approfondi du document soumis, j'ai déniché l'oiseau rare qui devint ma charmante épouse après la guerre.

Le jour J fut ainsi le 26 juin 1942, jour du baptême de notre filleule en l'église Saint-Maurice de Strasbourg, où j'ai rencontré la première fois celle que j'avais choisie et qui sera mon épouse.

Le lendemain 27 juin, dans l'après-midi, nous fîmes le chemin du retour ensemble par le train Strasbourg-Haguenau-Neubourg, d'où j'eus le plaisir d'accompagner à pied la jeune marraine à travers la forêt de Neubourg, jusqu'à l'entrée du village de Dauendorf. Là, nous nous séparâmes le cœur brisé, car, sur le quai de la gare de Haguenau, j'ai rencontré Nicolas Henrich qui me prévint qu'en allant à la maison je serais arrêté par la Gestapo. Que devais-je donc faire ? M'évader grâce à une des filières que je connaissais avec le risque de voir toute ma famille déportée ? Cette nuit fut un vrai cauchemar. Comme si de rien n'était, je me rendis à mon lieu de travail, au service des Monnaies Matières, dont le chef était Georges Loeb, où j'étais occupé depuis le 2 janvier 1942, date de mon retour du camp de Schirmeck.

Vers dix heures, le Bureau Central fut cerné par plusieurs agents de la Gestapo venus de Haguenau et qui discutaient avec les deux agents secrets au bureau, à savoir un Alsacien de Mertzwiller et un illustre collaborateur Haut-Rhinois. (J'ai été d'ailleurs témoin à charge lors de leur procès, après la guerre, au tribunal de Strasbourg à l'encontre des deux personnages). Trois agents en uniforme rentrèrent dans le bureau où j'étais occupé et, les menottes aux mains, ils m'emmenèrent aussitôt en voiture à Haguenau où je fus interrogé, après avoir été malmené.

Au départ, j'avais d'abord pensé qu'il s'agissait d'une dénonciation à travers une filière de prisonniers, malgré ma prudence, car je ne citais ni nom, ni adresse et ne demandais jamais le nom des évadés. En réalité, il s'est avéré qu'on me reprochait d'avoir insulté le buste de Hitler placé à l'entrée du Bureau Central en lui mettant le chapeau sur la tête.

Depuis Haguenau je fus emmené en bonne escorte directement au camp de Vorbruck où, reçu par le commandant S.S. Buck, je subis les pires sévices !

Je fus aussitôt dirigé sur le bunker (prison spéciale à l'intérieur du camp). Je suis resté enfermé pendant cinq jours et cinq nuits sans manger, ni boire. Je souffrais d'une telle soif que je léchais les murs en béton.

Durant ces cinq jours infernaux, on me mit chaque matin dans une cellule, allongé sur un banc ; les Wachtmeister Hoerd et Lipps me tenaient l'un à la tête, l'autre aux pieds, tandis que le Wachtmeister Weber (connu de tous les détenus pour sa brutalité), après avoir étalé une serviette mouillée sur mon dos et mes fesses, me donnait vingt-cinq coups de matraque, comme s'il se trouvait devant son enclume d'apprenti forgeron ! Ces trois tortionnaires, cinq jours durant, se firent un malin plaisir à me maltraiter de cette façon.

Le cinquième jour, affaibli et à moitié évanoui, pensant qu'on me laisserait tranquille, je dis oui à ce qu'on me reprochait. Après cela je fus transféré à la baraque numéro huit bien connue de tous ceux du camp pour être la baraque des malfaiteurs. Je ne peux décrire toutes les tortures que j'eus à endurer jusqu'au 22 octobre 42, date de mon incorporation de force dans le Reicharbeitsdienst. Innocent, j'avais supplié le commandant Buck, mais il ne voulait rien savoir. Durant mon séjour de près de quatre mois à la baraque huit, j'ai travaillé dans différents commandos, comme tous les autres détenus.

En juillet 1942, je n'eus pas le droit de sortir en commando et je dus effectuer des travaux de nettoyage à l'intérieur du camp, et cela, toujours sous l'œil attentif des gardiens. A chacune de ses tournées en voiture, dès qu'il m'apercevait, même de loin, Buck

me faisait signe. Il s'arrêtait devant moi, sans dire un mot et me giflait avant de repartir en murmurant « *Du Schwein (toi, cochon !), je te descendrai* ». Le Wachtmeister Weber dit « Guiguele » (ayant perdu un œil) surtout se faisait un plaisir, lorsqu'il se promenait dans le camp à bicyclette, de m'appeler à ses côtés pour le suivre au pas de course et faire du « à terre, debout ! ». D'un bond, comme une furie, avec ses bottes, il sautait de sa bicyclette sur mon dos lorsque j'étais allongé par terre.

Je n'oublierai jamais le geste fait à mon égard par le condamné à mort Albert Ott, enfant de Niederbronn, qui était à la baraque d'habillement du camp ; il était Officier de Paix à Strasbourg : c'est lui qui me camouflait chaque fois que c'était possible entre les vêtements, afin que j'échappe aux regards des gardiens.

III - Sous l'uniforme « feldgrau »



Ce document est une reproduction de mon livret militaire "Soldatbuch", réalisé par Geoffroi Jost au laboratoire de l'usine de Niederbronn, lors d'un bref passage avant de partir pour la Russie

de la Kommandantur et je fus contraint de signer le livret militaire. La photo d'identité nécessaire au document précité a été faite à l'intérieur du camp ; pour cacher les barbelés, une couverture servait de fond.

Le 24 octobre 1942, je fus transféré en camion à Saverne, mon bureau de recrutement d'origine avec d'autres détenus de la classe 1921. Le rassemblement eut lieu sur la Place du Marché aux Porcelets. Nous fûmes ensuite dirigés à la gare pour le départ en train via Strasbourg, Stuttgart, Würzburg. Inutile de décrire mes états d'âme en traversant le Rhin. Je fus affecté au camp de chantier de jeunesse : R.A.D. Markt-Bibart près de Würzburg dans la région de Mainfranken où, durant presque trois mois, je manœuvrai la pelle.

Le 29 décembre 1942, je fus libéré du R.A.D., pour rejoindre mon foyer paternel, en attendant d'être incorporé de force dans la Wehrmacht. Pendant cette courte période et jusqu'au jour de mon incorporation, je dus me présenter chaque matin à la gendarmerie allemande pour prouver ma présence. A titre exceptionnel et grâce à « l'Ortsgruppenleiter » Joseph Ohlmann, je pus m'absenter du vendredi soir au dimanche soir afin de passer quelques heures agréables à Strasbourg. En réalité, j'avais donné rendez-vous à ma « copine

J'étais toujours détenu au camp de Vorbruck quand, en octobre 1942, la classe 1921 fut mobilisée sous le drapeau allemand. Comme plusieurs autres camarades de détention, je passai le conseil de révision à l'intérieur du camp, accompagné par deux S.S. ; je fus conduit comme tous les autres au bureau

Le camp de chantier de jeunesse



Lucie », à sa sœur Marlyse ainsi qu'à d'autres amis pour passer le Nouvel An au refuge du Salm non loin du Donon.



Le Nouvel An 1942-1943 au refuge du Salm

Je reviens sur mon internement au camp de Schirmeck-Vorbruck car c'est quelque chose qu'il m'est impossible d'oublier et difficile de pardonner.

Le détail de mon arrestation et de mon internement de Schirmeck-Vorbruck est extrait de mon récit de déposition fait au Tribunal Militaire de la 6^e Région à Metz, où j'ai été convoqué le 15 Janvier 1953, lors du jugement des tortionnaires du camp de Schirmeck. Tout mon exposé avait été sténographié par un ancien détenu, Monsieur Robert Heyd, journaliste à « l'Humanité » à Strasbourg.

Après mon exposé au Tribunal, le Président du jury a demandé à l'ex-S.S. commandant Buck si les dépositions du témoin concernant le camp de Schirmeck étaient exactes.

Buck répondit : « *Es mag sein, Ich...* »

Ci-après : une copie d'une partie du document officiel du 15 Janvier 1953 qui relate les déclarations faites devant le Tribunal Militaire à Metz.

Les initiales correspondent aux noms suivants : B. = Buck J. = Jury Ch. = Charles

- 1 -

Déposition faite au Tribunal Militaire à Metz
en date du 15/I-1953 lors du jugement des tortionnaires
du camp de SCHIRMECK

Ch.. En date du 15 Juillet 1941 j'ai été arrêté avec une dizaine de camarades de mon village pour avoir fêté le 14 Juillet. Nous avons été interrogés par la Gestapo à Haguenau et emmenés au camp de Concentration de Schirmeck où nous avons été torturés comme tous les autres détenus et dont, je crois, qu'il est inutile vous donner de détails.

En ce qui concerne ma personne, j'ai été libéré le 22 décembre de la même année après avoir signé l'habituelle lettre dans laquelle je confirme que j'ai été bien traité et ne raconte rien de tout ce qui s'est passé dans le camp.

Ce fut le 28 Juin 1942 que la Gestapo de Haguenau s'est présenté sur mon lieu de travail et m'a emmené de suite à Haguenau où on m'a reproché d'avoir insulté le buste du Führer qui se, tenait à l'entrée du bureau où je travaille. Ignorant en toute franchise ce qui s'est passé et dont on me reprochait le fait, ils m'ont maltraité au pire et m'ont emmené une seconde fois au camp de concentration. Là j'ai été reçu par le fameux Ex-commandant BUCK qui m'a giflé et voulait m'exterminer en s'exprimant de la façon suivante : « Du Schwein, ich werde Dich umlegen » c.à.d. « Toi, cochon, je te descendrai ».

Sans doute il a dû changer d'avis car il m'a fait enfermer dans une cellule où pendant 5 jours et 5 nuits je n'ai reçu ni à boire, ni à manger et chaque matin, j'ai reçu 25 coups de matraque. C'était le Wachtmeister HOERT qui me tenait la tête, le Wachtmeister LIPPS aux pieds et WEBER, le surnommé Gickele, étalait un torchon mouillé sur mon dos et les fesses et tapait avec sa matraque comme s'il se trouvait devant son enclume lorsqu'il apprenait son métier.

J'avais supplié, prié le commandant BUCK, lui disant que j'étais innocent mais il ne voulait rien savoir et le 5ème jour, affaibli et évanoui, pensant qu'ils me laissent le repos, j'ai avoué, soi-disant, le fait. J'ai été après remis à la baraque 7 et j'ai travaillé comme tous les autres dans des commandos. Au début, toutefois, je n'avais pas le droit de sortir et pour échapper aux figures des Wachtmeister, le condamné à mort, Albert OTT, actuellement Officier de Paix à Strasbourg qui était occupé dans la baraque d'habillement me camouflait entre les vêtements.

BUCK, chaque fois lorsqu'il faisait sa tournée en auto dans le camp et qu'il m'apercevait, même de loin, il me faisait signe et s'arrêtait sans dire un mot, un coup de gifle dans la figure et repartait.

WEBER surtout se faisait un plaisir en se promenant dans le camp avec sa bicyclette et, à côté de lui, j'ai dû faire du « A terre-debout », « à terre-debout » et d'un bond il sautait de la bicyclette sur mon dos.

Ce fut en Octobre 1942 que la classe de mobilisation dont je faisais partie a passé le conseil de révision. Comme il y avait plusieurs camarades dans le camp même qui étaient comme moi de cette classe, nous avons été obligés de passer le conseil de révision dans le camp même, dans la baraque 8 ; accompagné chacun de deux S.S., nous avions été contraints de signer; la photo nécessaire à mettre dans le livret militaire a été faite également dans le camp et je me permettrai, Messieurs le Jury, de vous remettre tout à l'heure une photocopie. Comme vous pourrez y voir, il n'y avait plus que le squelette recouvert d'une peau. Pour camoufler le barbelé, une simple couverture suffisait et, de derrière une baraque, chacun a été photographié à son tour.

Sans pouvoir revoir ma famille, j'ai été incorporé de force dans la Wehrmacht, dirigé de suite en Russie dans un régiment disciplinaire pour 3 mois. Après quoi, j'ai été versé dans une autre Unité après m'avoir fait dire que je me suis bien conduit et qu'on n'avait rien à me reprocher. Cette sale race de boches avait même le culot de me demander de devenir Officier allemand.

J'avais réfléchi de suite et fait mon calcul pour ne pas refuser, ayant toujours eu espoir en la victoire des alliés, et pour ainsi gagner du temps, j'ai accepté à suivre les cours. J'étais ainsi encore une fois 6 mois en Russie. Mon grade obtenu était « Gefreiter » c.à.d. caporal.

.../...

Le jour où j'ai dû faire la preuve au front est arrivé début Janvier 1944. Je remercie le Bon Dieu qu'il a voulu que cette preuve se fasse non en Russie mais au front d'Italie où je suis arrivé le 28 Février. Le lendemain matin dès la première heure, j'ai essayé à mettre les voiles. Malheureusement, cette première évasion a loupé et après avoir été blessé à la pommette de la joue gauche par un coup de fusil, je fus contraint de me replier mais pour ne pas retourner dans mon unité, j'ai été reçu par l'unité voisine. Heureusement l'officier de mon ancienne unité est tombé le même jour, ainsi je n'ai pas été porté déserteur. Après 3 mois de soins à l'hôpital, j'ai dû remonter au même front au Pont d'Anzio-Nettuno.

De nouveau, le lendemain matin de mon arrivée, après avoir pris contact avec 2 camarades de l'unité voisine, nous avons essayé ensemble à désertier. Je vous avoue, ce n'était pas facile parce qu'il fallait traverser un champ de mines et malheureusement un de mes copains qui rampait comme moi sur le ventre et qui était en 3ème position a été déchiré par une mine.

Enfin, je ne veux pas rentrer trop en détail mais j'ai réussi cette fois-ci à rejoindre les alliés. Reçu par une unité américaine, j'ai été, sur ma demande, remis aux forces françaises du Corps Expéditionnaire et 15 jours après, sous un faux nom, j'ai combattu en Italie, débarqué en France, participé à la campagne des Vosges, d'Alsace, d'Allemagne jusqu'en Autriche.

J'ai ainsi, comme c'était mon devoir en tant que français, aidé à la victoire commune et comme c'était encore mon devoir et mon seul souhait que j'avais, c'était de libérer les pauvres camarades qui sont enfermés dans des camps de concentration nazis.

J. Le Président demande à BUCK si les dépositions faites par le témoin en ce qui concerne le camp de Schirmeck sont exactes.

B. Es mag sein.

Ich glaube mich an Ihn errinern zu Können Jedoch (se tournant vers moi), Freund, ich kenne nich ja selber nicht.

J. Mais comment avez-vous obtenu ces décorations ?

Ch. J'ai obtenu ces décorations au feu suivant le peu de détails que je vous ai cités tout à l'heure.

J. BUCK, voyez encore un de ceux que vous avez voulu exterminer et qui se présente aujourd'hui devant vous portant les plus hautes citations de l'Armée française.

B. (Les 6 tortionnaires tout émus, le regard dirigé sur moi) Hätte das nie geglaubt

Ch. Monsieur le Président, pour finir, permettez-moi de vous dire que mes dépositions que je viens de faire à l'instant sont tout spécialement conçues contre BUCK, HOERT et WEBER et j'ose espérer que les officiers ici présents qui forment le Jury, seront à même de faire châtier ces bourreaux comme ils le méritent.

Je sais bien que la France est généreuse, trop généreuse parfois mais, cette fois-ci, je crois qu'elle ne devrait pas avoir pitié, ni pardon. Je tiens à vous signaler que ce fut l'année dernière, le 17 Février 1952, que celui qui m'a dénoncé auprès de la Gestapo par l'intermédiaire d'une autre personne, est venu demander pardon.

Voyez encore que, si durant l'occupation les allemands avaient procédé de la même façon que la France procède pour ces tortionnaires ici présents, je n'aurais sans doute pas eu besoin de faire partie de tous ces mal faits, car la vraie personne qui avait exprimé les faits pour lesquels j'ai été interné, aurait pu être trouvée. Mon dénonciateur, en effet, s'était trompé de nom mais la Gestapo ainsi que les bourreaux ne cherchaient pas à m'écouter, ils n'aimaient que maltraiter les gens et voir du sang.

(La photocopie a passé de mains en mains du Jury puis entre les mains des tortionnaires ensuite à la table des journalistes.)

J. Le Président, au nom du Jury, m'a félicité pour les citations que je détiens et m'a remercié. Toute la salle m'a applaudi.

Le Président ensuite, me remercie des dépositions et dit:

« Vous rattraperez ainsi un peu des faits qu'on reproche aux alsaciens du procès d'Oradour ».

L'incorporation dans la Wehrmacht ... en route pour le front russe !

Le 12 janvier 1943, sonnait la date d'incorporation dans la Wehrmacht avec comme lieu de ralliement, le 488^e Régiment d'Infanterie à Lindau près du lac de Constance : 15 jours de séjour à la caserne « Luïtpold Kaserne, Prinz Josef », quelques entraînements avec le fusil, tout le reste ayant été passé hâtivement au R.A.D.

Puis les affectations se succédèrent :

- 13 janvier 1943 : Stkp./ Grenadier Ers. Btl 488.
- 3 février 1943 : Départ pour la Russie. Muté à la 4.Kp./Res. Gren. Btl. 468., régiment disciplinaire, entre Gomel et Scharkov.
- 1^{er} mai 1943 : muté à la 1. Kp./Res. Gren. Btl. 488., séjour à Novograd Volinsky où, lors d'une garde autour d'un bâtiment, j'ai été assommé d'un coup de crosse par un partisan russe qui a surgi par derrière. Des traces de cette attaque ont encore été décelées le 30 novembre 1993, lors d'un examen au scanner, Boulevard Wilson à Strasbourg.

Je reviens au 28 janvier : nous avons quitté la caserne de Lindau et nous avons embarqué dans des trains de marchandises à Lindau-Reutin, à destination de la Russie. La seule personne que j'ai reconnue dans le convoi était Marcel Dietrich de Philippsbourg, ancien camarade de classe du Cours Complémentaire de Niederbronn durant les années 1933-1934.

Après un long trajet à travers l'Europe, nous nous sommes arrêtés à Kiev en Ukraine où, Marcel et moi, nous nous sommes séparés. J'ai rejoint une unité disciplinaire pour monter au front central « Mittelabschnitt » où j'ai passé plusieurs semaines sur la ligne d'attaque Gomel-Scharkov.

En février 1943, je me souviendrai toujours de mon premier « baptême du feu » dans

l'immense plaine russe, entre ciel et terre, avec l'horizon qui se profilait devant nous dans le lointain. Un déluge de feu tombait sur nous et nous avons vite compris qu'il s'agissait d'une vaste offensive russe. La préparation par l'artillerie, les orgues de Staline (engins soviétiques multitubes lançant des obus autopropulsés au phosphore) et les obusiers de tout calibre étaient démentiels. Le bruit était infernal et l'intensité de ce bombardement était telle que la terre tremblait sous nos pieds. Tout fut anéanti par les va-et-vient continus des chars qui écrasaient les gens dans leurs trous ou dans les tranchées. En quelques minutes, par un feu nourri, l'avance a pu être stoppée et c'est ainsi que nous avons pu décrocher et nous réfugier un peu à l'arrière.

00767-C

GOUVERNEMENT MILITAIRE FRANÇAIS
DE BERLIN

S.P. 69.031, le 24 Février 1961

SERVICES D'EXPLOITATION
DES ARCHIVES WAST

Monsieur Charles LUNZENFICHTER
Route de Windstein
NIEDERBRONN-les-BAINS
(Bas-Rhin)

G.M./WAST/N° 63:697/AL/Li

RENSEIGNEMENTS D'ARCHIVES « WAST »
REFERENCE: Demande du 7-2-1961.

NOM et Prénoms : L U N Z E N F I C H T E R Charles

Lieu et date de naissance : 15-12-1921 à NIEDERBRONN-les-BAINS (Bas-Rhin)

Dernier grade connu : Gefreiter

Plaque d'identité N° : - 791 - Stkp.G.E.B.488

Dernière adresse connue : Père: Joseph LUNZENFICHTER
NIEDERBRONN-les-BAINS
(Bas-Rhin)

Affectations successives connues :

13-1-1943	incorporé dans la "Wehrmacht" et affecté à la Stkp./Gren.Ers.Btl.488,
3-2-1943	muté à la 4.Kp./Res.Gren.Btl.468,
1-5-1943	muté à la 1.Kp./Res.Gren.Btl.488,
21-1-1944	muté à la 7.Kp./Gren.Rgt.954,
1-3-1944	(appartenant à l'unité précitée, blessé au nord-ouest de CISTERNA/Italie par éclat d'obus au dos, évacué au poste de secours principal,
23-5-1944	porté disparu par l'unité à CISTERNA/Italie.

OBSERVATIONS: Aucun autre renseignement n'a pu être recueilli.

Vu pour légalisation de la
signature de M. *Simon*
apposée *Ci Contre*
Berlin, le 8 MARS 1961
LE CONSUL DE FRANCE
po A. Fischer

L'Administrateur M. FARIOT
Chef des Services
et Conservateur des Archives WAST
am

Les traces de mes états de service dans l'armée allemande
entre le 13 janvier 1943 où j'ai été incorporé et le 23 mai 1944,
date de ma désertion en Italie où j'ai été porté disparu par mon unité.
Renseignements tirés des archives « Wast »



Enterrement de trois camarades tués par des francs-tireurs, partisans russes

Nous avions eu pas mal de blessés et des camarades laissés sur le champ. Nous fûmes bien imprégnés des événements que nous venions de vivre. La mort, nous l'avions vue de près, de très près même. Etre en vie : quel bonheur et quelle chance inestimable ! Du gris-bleu de notre uniforme, il ne restait que des semblants de couleur. Nous pataugions dans la neige ; j'en avais jusqu'au-dessus des genoux, il faisait un froid terrible et le thermomètre descendait à moins trente-huit degrés. Le visage sali ne laissait entrevoir que les yeux où brillaient l'épouvante et la ration d'alcool « Steinhäger », après le combat, atténuait notre peur. Le froid était si vif qu'ouvrir la braguette pour faire pipi était une torture !



Un moment de détente sur un kolkhoze russe, devant une hutte d'hébergement



Détail du front russe à l'Ouest de Kiev, lors de l'offensive soviétique, hiver 1943 / 1944

En "hachuré", lieu où j'ai combattu près de Nowograd après le 2^{ème} repli de l'armée allemande sur le front russe. C'est à cet endroit que j'ai été blessé par un partisan russe



Evolution des différents fronts en Europe entre 5 juillet 43 et le 7 mai 45

Nous n'attendions plus que le moment où nous pourrions nous reposer, relevés par d'autres camarades.

Je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu me sortir de cet enfer, devant la ville de Charkov. Loin de chez moi, je pleurais souvent. J'avais alors tout juste 21 ans et 2 mois.

Enfin, fin avril, ce fut le premier repli de l'armée allemande sur ce front. Je me retrouvais, après plusieurs jours de marche et de nombreux kilomètres parcourus, pratiquement au point de départ, à hauteur de Kiev, Jitomir-Chepetovska, où j'ai séjourné trois mois pour organiser une nouvelle ligne de défense contre les Russes et, entretemps, surveiller l'immense territoire d'Ukraine, contre les « partisans ».

Je me souviens de ce kolkhoze (immense ferme) et de son cimetière familial où, lors d'un tir au mortier russe qui nous prenait pour cible, j'ai trouvé refuge en dernière minute dans un caveau d'où soudain est sorti un énorme chat sauvage avec une immense queue. Je revis cette bête longtemps après la guerre, lors de mes fréquents cauchemars. J'avais par curiosité soulevé le couvercle du cercueil où, à ma grande surprise, j'ai trouvé un dignitaire embaumé, portant une grande barbe grise, vêtu d'un costume noir et de chaussures vernies. Cette vision aussi me revient souvent la nuit.

Pendant une heure de garde



avec arrêts fréquents avait duré une quinzaine de jours. L'escale heureuse demeurant dans ma mémoire est celle à la gare de triage d'Oberhausbergen. Que de soupirs en traversant le Rhin !

Durant quelques heures d'arrêt à Oberhausbergen, nous avons essayé de joindre nos proches. Ce n'était pas d'une cabine téléphonique, comme aujourd'hui, que l'on pouvait joindre les parents, mais comme je savais par correspondance ininterrompue que ma petite copine Lucie travaillait à Strasbourg, 16 faubourg des Pierres chez les Meyer, je lui ai fait la surprise en allant la retrouver, accompagné de mon camarade Antoine Diebolt de Marlenheim. Aimablement reçus par Monsieur et Madame Meyer Antoine, nous avons pu prendre un bon bain et changer de linge de corps après ce long voyage transeuropéen. Après une petite



*A Novograd-Volinsky près de Kiev
de gauche à droite: Joseph Baehrel de Nordheim près de Wasselone tombé à Nettuno, Antoine Diebolt de Marlenheim également tombé à Nettuno en Italie, Louis Muhlberger de Wolxheim tombé à Cisterna en Italie lors de mon évasion, et moi-même.*

Ainsi passa l'été 1943 en Russie. J'avais été désigné dans mon unité pour suivre un stage de gradé R.O.B. (c'est-à-dire « Reservenoffizierbewerber »). Cela me faisait gagner du temps et me permettait d'être éloigné du front meurtrier russe. En octobre 1943, j'ai ainsi pu quitter la Russie après un séjour de neuf mois. Nous avons traversé toute l'Europe sans connaître la destination finale. Le voyage en train de marchandises

Avant le départ de Russie



collation et une petite bise, nous sommes retournés à Oberhausbergen. Dommage que ce laps de temps ait été si court, mais le devoir nous appelait et il fallait être à l'heure au départ, qui nous menait au réputé camp militaire Doubs de Valdahon où il a été procédé en deux jours à l'élimination des poux et autres parasites pour l'ensemble de l'équipe.

Le voyage continua jusqu'à son point final : les casernements de Gap dans les Hautes-Alpes. Bien qu'en uniforme allemand, nous nous sentions chez nous et, rapidement, j'ai cherché à avoir des contacts avec la population. Ainsi j'ai pu tisser des liens avec un officier français de l'armée d'Armistice : le Capitaine Clerc, qui était avant la guerre à la garnison de Bitche, à vingt kilomètres de Niederbronn. Il était marié à la cousine de Jean Robein de Reichshoffen, personnage bien connu en tant que responsable de la Régie d'Electricité. Je me sentais bien en famille le soir chez les Clerc.



Arrêt en gare de Vienne

Monsieur Clerc, responsable des maquis du col de Mance et de Bayard, avait vite compris que, lorsque je ne leur rendais pas visite, cela signifiait que les Alsaciens étaient consignés à la caserne et donc que les Allemands prévoyaient une attaque contre le maquis.

Nous autres Alsaciens, « l'équipe Baehrel, Diebolt, Muhlberger, Peter, Riehl, Schoch, Anstotz, et moi-même », avons notre rendez-vous au café restaurant Oscar Gay à Gap pour boire un pot. C'est à cet endroit que j'ai d'ailleurs fait connaissance avec Mademoiselle Andrée Parmain, une fille du Jura, obligée de travailler à Gap à la cuisine de la caserne ; elle voulait être ma marraine de guerre.

Après son séjour à Niederbronn, en juin 1945, nous restâmes en relation une dizaine d'années, mais par la suite nous nous sommes perdus de vue : chacun de son côté avait son chemin à faire. Pour nos Noces d'Or, nous avons vainement essayé de la retrouver à l'aide du Minitel. Nous savions qu'elle



Ma marraine de guerre en octobre 1943 lors de mon séjour à Gap où j'étais affecté à la 7^e Kp. Gr. Reg. 954

travaillait à France-Dimanche et habitait Rue Réaumur à Paris. Mais elle devait être à la retraite depuis bien une quinzaine d'années, tout comme moi. Nous nous sommes demandé si elle était toujours en vie. Elle avait sûrement dû déménager, impossible de mettre la main sur cette « charmante jeune fille et son bel accent



Ma marraine de guerre en juin 1945, lors de son séjour à Niederbronn

bourguignon ». Cependant le hasard fait parfois bien les choses. En effet, du 6 au 8 septembre 1996, nous avons participé à une excursion dans les vignobles de la Côte d'Or et, le dernier jour, un « miracle » s'est produit. Nous avons déjeuné à l'hôtel « La Motte » à Ladoix-Sérigny quand, tout à coup, je me suis souvenu qu'Andrée était native de ce village. J'ai aussitôt demandé à consulter l'annuaire téléphonique de l'hôtel et j'ai pu y repérer deux Parmain. J'ai pris note des coordonnées et, dès notre retour en Alsace, le lendemain, le 9 septembre 1996, nous avons contacté les deux personnes. Elles nous ont affirmé qu'Andrée était bien leur sœur. La première personne contactée était restée assez évasive à ce sujet, tandis que la deuxième nous a aussitôt donné l'adresse d'Andrée. Devinez ? Elle perche sur l'île d'Oléron ! Un coup de fil (assez prolongé) s'ensuivit ... la surprise et la joie étaient grandes des deux côtés. Nous lui avons envoyé divers documents et un rendez-vous fut pris pour une rencontre prochaine...

Pour en revenir au passé et à Gap, c'est là qu'à l'époque j'avais eu deux entretiens téléphoniques avec mon ami Paul Weber qui habitait Eymoutiers en Haute-Vienne.



Ma convalescence à Novi Ligure, dans la cour de l'hôpital avec quelques camarades, fin mars 1944

Entre Noël et Nouvel An 1943-44, j'ai quitté Gap avec l'ensemble de mes camarades pour être « versé » dans des unités combattantes en Italie ; j'étais alors affecté à la 7^e Kp. Gr. Reg. 954. Les Américains avaient débarqué à la tête de pont Anzio-Nettuno, entre Naples et Rome, où la bataille faisait rage. J'ai passé quelques jours sur la côte adriatique, entre Rimini-Fano-Senegalia et Pescara, pour garder la côte où les rumeurs circulaient sur un débarquement de troupes anglaises stationnées entre Bari et Pescara. De là, nous avons traversé les Abruzzes jusqu'à Albano.

Après nous avoir rassemblés dans un immense parc, le Général Greiner nous fit un dernier discours, citant entre autres notre courage. Il ajouta : « *Wir schreien nach Einsatz* ». Il nous laissait espérer que cette tête de pont à surmonter en refoulant les Américains à la mer serait le dernier obstacle et, qu'après la guerre, nous formerions une association des Anciens du Général Greiner. Quel espoir avait donc cet illustre personnage, trapu, en culotte rouge, alors qu'entre nous on se disait qu'après cette bataille, il n'en resterait plus qu'un seul : « *Da bleibt nur noch einer, und er heisst Greiner* ». Cette expression m'a d'ailleurs été rappelée plusieurs fois par Lucien Wintzenrith de Niederbronn, chef de la Sécurité Sociale de notre ville, qui était également ce jour J de la parade à Albano. Mais nous ne nous y sommes pas vus.

Quelques jours après, nous sommes donc montés au front, d'abord abrités derrière un ravin où l'eau coulait sous nos pieds. L'heure avait sonné et les soldats tombaient comme des mouches. Aucun progrès ne put être obtenu. Il y eut une accalmie de plusieurs jours, interrompue seulement par les tirs d'artillerie américaine sur nos positions, et les piper-cubs qui volaient à basse altitude au-dessus de nos trous et photographiaient nos positions. On pouvait

lever un peu la tête la nuit uniquement et « déverser le pipi » ou « poser la pêche ». C'est donc la nuit qu'il fallait à tour de rôle, aller au Tross, à l'arrière pour chercher le ravitaillement mais au retour, en arrivant chez les camarades, les gamelles étaient presque vides par suite des couchers fréquents lors des tirs de harcèlement.



C'est à ce moment, le 27 février 1944, que j'ai tenté ma première évasion pour aboutir dans un abri américain tout proche, en prenant soin de regarder à l'arrière pour m'assurer que personne ne se rende compte de mon projet. Mais au même instant, un soldat américain m'a tiré dessus. Si j'avais regardé droit devant moi, la balle aurait traversé le visage et serait sortie par la nuque, mais en raison de ma position (le regard en arrière), elle n'a fait qu'une plaie, à savoir une grosse plaie de la pommette gauche au nez. Ce coup de fusil m'avait plus que frôlé et je saignais beaucoup. J'ai été obligé de me replier pour recevoir les premiers soins par le Feldlazaret (le poste de secours) allemand et c'est ainsi que j'ai été acheminé à l'arrière, dans différents hôpitaux militaires : Rome, Florence, Novi-Ligure au-dessus de Gênes en Italie, et où je suis resté six semaines après les greffes avec du blanc de poulet.



L'entrée de l'hôpital où je séjournais, le 12 avril 1944

La cousine de mon père, Marthe Lunzenfichter de Strasbourg-Neuhof, était mariée à un maître d'hôtel italien qu'elle avait connu à Lyon en 1929 - 1930. Après leur mariage à Strasbourg-Koenigshoffen, ils exploitèrent l'hôtel restaurant « Au Romain » jusqu'en 1936 ; leur fils René, né le 5 mai 1932, avait alors 4 ans.

La veille de mon départ de l'hôpital, le 29 mars 1944, les deux infirmières Dina et Elsa m'ont donné cette photo en souvenir. Elles parlaient quelques mots de français, je me débrouillais pas mal pour dialoguer en italien !



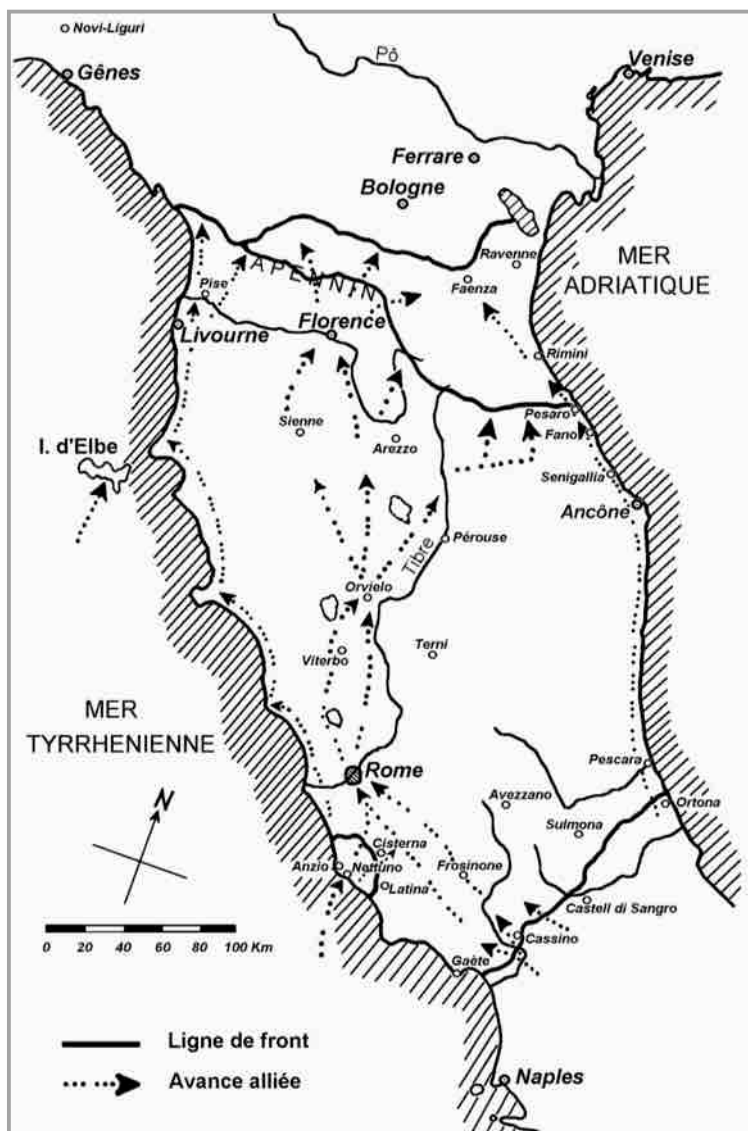
La guerre qui avait éclaté entre l'Italie et l'Abyssinie a obligé la famille Jayme à rejoindre le pays d'origine du mari à Sestrières en Italie. Ensemble, ils ont exploité l'hôtel « Sciatori » à Sestrières- Borgata. Pour nous les jeunes, ils étaient l'oncle Henri et la tante Marthe d'Italie.

Hospitalisé à Novi-Ligure distant d'à peu près 150 kilomètres de Sestrières, je leur avais écrit pour donner de mes nouvelles. L'oncle Henri est venu me rendre visite ; ce ne fut pas facile pour lui d'entreprendre cette démarche, étant donné que l'Armée italienne était à ce moment déjà scindée en deux : une moitié combattait encore du côté allemand, c'était l'armée Mussolini, et l'autre, considérée comme rebelle, se nommait l'armée Badoglio. Je ne peux donc qu'être éternellement reconnaissant à l'oncle Henri.

Le 13 avril 1944, j'ai quitté l'hôpital de Novi-Ligure pour rejoindre mon unité toujours à la tête de pont d'Anzio-Nettuno. Au Nord de l'Italie, on pouvait encore voyager, à peu près normalement, par voie ferrée, Gênes, La Spécia, Pise, Livourne, Grosseto, Viterbe et, à partir de Viterbe, tout était démolí par les bombardements. Il fallait se débrouiller tout seul pour arriver à destination. J'ai mis plus de temps pour me déplacer de Viterbe à Velletri que pour tout le reste du trajet. De plus, en cours de route, j'ai dû vendre plus de la moitié de mon paquetage en échange de fruits auprès des civils. Il m'a fallu quinze jours pour rejoindre mon unité où je ne reconnaissais plus grand monde. J'ai pris contact avec deux camarades de l'unité voisine qui m'ont confirmé qu'un vrai champ de mines se trouvait devant nous et nous séparait des lignes américaines.

Néanmoins, à l'aube du 22 mai, avec mes camarades, nous avons tenté une évasion. Je rampais en premier vers l'abri américain distant d'une cinquantaine de mètres. Derrière moi rampait Joseph Riehl de Dachstein et, en troisième position, Louis

Muhlberger de Wolxheim. Soudain une mine sauta derrière nous et ce fut le drame : Louis Muhlberger a été déchiqueté et est mort sur le coup. Il est d'ailleurs enterré au grand cimetière allemand de Velletri. Après ce coup dur, Joseph et moi, nous sommes restés quelques instants immobiles, tandis que les soldats américains, tout près, nous guettaient et nous menaçaient de leurs armes. Ce moment fut une



éternité... Je sortis lentement, sans trop bouger, mon mouchoir de ma poche pour faire signe aux Américains qui, petit à petit, eurent confiance et nous firent signe de nous rapprocher. L'un d'entre eux souleva le barbelé et, les mains en l'air, nous sautâmes dans leur abri.

Nous étions tout crasseux et nous fûmes tout de même fouillés de haut en bas et démunis de nos affaires personnelles. Les « GIs » nous donnèrent à manger : de belles tranches de pain blanc avec du pâté en boîte qui me rappelait les « boîtes de singe », dénomination donnée par les « troufions » français en 1939.

La journée passa en interrogatoires et, en soirée, on nous conduisit vers l'arrière. Lentement, un groupe d'une douzaine de prisonniers allemands s'est formé et là, j'ai à nouveau rencontré Charles Peter de Wasselonne. Tard dans la soirée, nous avons atteint le port d'Anzio sur l'Adriatique. Voici notre impression de cette soirée à Anzio, alors que j'étais prisonnier des Américains : mouvements impressionnants de la troupe américaine, armadas de bateaux dans le port



tout illuminé... C'était près de Pescara sur la côte adriatique, à peine trois mois auparavant, que j'avais vu, pour la première fois de ma vie, une si belle mer bleue. Notre mission était alors d'attendre le débarquement des Anglais venant de Pescara, mais il n'y eut pas de débarquement. J'avais maintenant une vision hallucinante et je me croyais dans un monde irréel. Nous étions environ 300 prisonniers de guerre allemands assis, comme des clochards, côte à côte, sur les quais pour y passer la nuit. Dans la pensée de chacun, l'important était que la peau soit sauvée et que la guerre se termine.

Le 24 mai au matin, nous avons tous embarqué en fond de cale d'un bâtiment et attendu notre sort. Encore une fois cela semblait une éternité. Pourtant nous ne nous sommes pas rendu compte du départ du bateau et, le 26 mai au matin, la porte s'ouvrit ; en colonnes de trois, nous avançâmes sur le quai. On nous distribua un peu de ravitaillement ainsi qu'une carte postale à compléter. La correspondance fut aussitôt effectuée sur place afin de donner des

nouvelles à nos parents par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Je mangeai à ma faim en pensant à mes parents qui se contentaient de pain noir.

Cet important courrier à peine arrivé au bureau de Poste de Niederbronn et remis à mes parents par l'intermédiaire de « l'Ortsgruppenleiter » Ohlmann, les nouvelles me concernant se répandirent bien vite. Mes parents étaient rassurés de me savoir prisonnier de guerre des Etats-Unis. A l'usine de Niederbronn, un membre du Parti Nazi a demandé à mon père si c'était vrai que j'étais aux Etats-Unis, et la réponse fut : « Oh oui, le pauvre, il ne m'est plus possible d'envoyer des colis », rétorquait mon père.

Après la matinée du 26 Mai passée à se nourrir et à écrire, à nouveau en colonne par trois, nous avons repris la route vers le camp de prisonniers de Fertilia, à quelques kilomètres du Port de Naples où nous avions débarqué. La colonne de prisonniers était bien escortée à gauche comme à droite par des « GIs ».



Recto verso d'une carte postale qui permettait aux prisonniers de donner de leurs nouvelles à leur familles

Tout à coup j'aperçus un officier français qui nous dépassait sur sa bicyclette. Je l'interpellai aussitôt pour lui annoncer que j'étais Français, Alsacien, et que je voulais rejoindre l'armée française. Tout d'abord, « l'Amerlot » voulut me donner un coup de crosse de mitrailleuse pour me faire rentrer dans les rangs, tout en avançant dans la colonne de P.G. L'officier français calma aussitôt le jeu. Il me demanda mon origine. Je lui dis : du côté de Strasbourg, ville qui, pour le plus faible en géographie est la mieux connue. Questionné une deuxième fois quant à mon origine, je lui répondis près de Haguenau, mais il insistait encore pour connaître le lieu exact. J'ai cru comprendre qu'il connaissait la région et je lui ai dit : Niederbronn-les-Bains. De par son sourire, j'ai compris qu'il connaissait ma ville natale. Moi, avançant toujours dans la colonne, et lui, pédalant doucement sur sa bicyclette, il me demanda mon nom. Je me suis exprimé lentement pour qu'il comprenne et il dit : « Tu es le fils du marchand de lait ? ». Alors tout heureux, je lui annonçai que la personne en question, Valentin Lunzenfichter, était le cousin de mon père.

Je me sentais ainsi sauvé lorsque l'officier me signala qu'il connaissait notre destination et que dans deux jours il viendrait me récupérer.

Dès notre arrivée au camp de Fertilia, nous avons été immédiatement triés : d'un côté les Alsaciens, Lorrains et Luxembourgeois, mêlés aux Polonais, de l'autre côté les Allemands. Dans ce camp nous avons été bien traités, logés dans un baraquement ; cela ne m'était pas étranger et me rappelait les tristes souvenirs du camp de Schirmeck, aux lits superposés. Ici la nourriture était très bonne ; le pain coupé en tranches ressemblait à l'actuel pain anglais, on recevait des boîtes de « beans » (haricots) chauds, prêts à manger, ainsi que de la viande, le tout toujours en conserves.

Après mon évasion spectaculaire à la tête de pont d'Anzio-Nettuno, le 20 mai 1944, mon unité, le 954^{ème} Régiment d'infanterie (la 7^e compagnie) m'a porté « disparu » et, par la suite, mes parents en ont été avisés par le poste de commandement, selon le contenu de la lettre ci-dessous, datée du 4 juillet 1944 et signée par le lieutenant de la 7^e compagnie.

Jean ALTORFFER
19, Av. des Vosges
STRASBOURG

A T T E S T A T I O N

Je soussigné, ALTORFFER Jean, Lt.Colonel de Réserve, Officier de la Légion d'Honneur, atteste que M.Charles LUNZENFICHTER, né le 15.12.1921, a été interrogé par moi, en ma qualité de Chef du Service de Dépistage des Alsaciens et Lorrains, antenne du 2^e Bureau de l'Etat Major Juif en Italie.

M. LUNZENFICHTER avait déserté des rangs de la Wehrmacht dans le secteur d'Anzio pour rejoindre les armées alliées et s'engager dans une unité du Corps Expéditionnaire Français en Italie.

A ce titre, M. LUNZENFICHTER a été incorporé à la Base 901 à Naples, comme tous les Alsaciens et Lorrains déserteurs de la Wehrmacht et volontaires pour service dans l'Armée française.

Fait à Strasbourg, le 7 février 1964.

signé : Jean ALTORFFER

Dienststelle
FPN 33 670 D

Im Felde, den 4.Juli 1944

Sehr geehrter Herr Lunzenfichter !

Es ist meine traurige Pflicht, Ihnen mitteilen zu müssen, dass Ihr Sohn, Gefr.(ROB) Karl Lunzenfichter, seit den Kämpfen am 23.5.44 bei Cisterna (Nettuno) vermisst wird.

Es ist anzunehmen, dass Gefr. (ROB) Karl Lunzenfichter in anglo-amerikanische Gefangenschaft geraten ist.

Ich spreche Ihnen zu dem grossen Verlust, der Sie getroffen hat, meine warmste Anteilnahme aus. Möge die Gewissheit, dass Ihr Sohn sein Leben fuer die Grosse und den Bestand von Volk, Fuehrer und Reich eingesetzt hat, Ihnen ein Trost in dem schweren Leid sein.

Mit ihm hat die Kompanie einen ihrer besten Kameraden verloren. Durch sein zuvorkommendes und aufrichtiges Wesen war er bei seinen Vorgesetzten beliebt und geschätzt, bei seinen Kameraden hoch geschätzt.

Leider ist es der Kompanie nicht moeglich, Ihnen irgendwelche Privatsachen Ihres Sohnes zuzusenden. Auch die Sachen, die evtl. noch beim Tross lagen, wurden durch Feindeinwirkung zerstört.

In allen Fuersorge-u.Versorgungsfragen wird Ihnen das zustaeendige Wehrmachtfuersorge-u.Versorgungsamt, dessen Standort Sie bei allen militaerischen Dienststellen erfahren koennen, bereitwilligst Auskunft erteilen.

Ich guesse Sie mit aufrichtigem Mitgefuehl

Heil Hitler !

Ihr
Willy
Leutnant.



Avant de tourner la page vers le chapitre suivant où l'on me verra combattre avec les Alliés pour la libération de la France et la capitulation de l'Allemagne nazi, voici une photo où je me trouve encore sous l'uniforme allemand.

Lettre du Lieutenant allemand me portant "disparu", destinée à informer mes parents, après mon évasion

IV - Ma guerre sous l'uniforme français

Après deux jours passés dans le camp de prisonniers de Fertilia près de Naples, je retrouvai enfin la liberté. Le Capitaine Altorffer me dirigea sur la base plage 901-5, stationnée à Naples-Bagnoli. Je me débarrassai alors de la tenue allemande pour endosser l'uniforme français.



Vêtu de ce bel uniforme, j'ai accompagné durant trois jours le Capitaine Altorffer. Nous nous rendions au camp de Fertilia afin d'interroger les Alsaciens-Lorrains. Tout fier en tant que soldat de deuxième classe, je portais le cartable contenant les documents de l'officier. C'était le fils de l'ancien Maire de Strasbourg et il faisait partie du 2^{ème} bureau ; il me confiait qu'il venait souvent à Niederbronn voir un ancien camarade de classe, Lucien Heller, fils de l'huissier de justice. J'avais profité de cet arrangement pour demander à écrire à mes proches, et c'est volontiers que le Capitaine m'avait procuré une lettre sous forme de pli spécial. Mais comme la nouvelle adresse mentionnait l'état de prisonnier avec le même numéro 81G-249004-K.P.V.E.326 Natoussa Oran-Algérie, je ne pouvais l'utiliser, afin d'éviter des représailles de la part des autorités nazies de Niederbronn contre ma famille. J'envoyai donc ce courrier de dix-huit lignes à l'adresse d'une tante de mon père à Strasbourg-Neuhof, espérant que, sans donner de précision, la tante ferait parvenir cette lettre sous enveloppe à mes parents. C'est ce qu'elle fit, comme si elle avait lu ma pensée.

Lorsque mes parents reçurent ce nouveau courrier sous couvert d'une lettre de la tante de Strasbourg, sans passer par les mains des services Nazis locaux, ils comprirent que je combattais déjà dans les forces françaises.

A la base 901-5 j'ai trouvé une bonne « planque » au magasin d'habillement où j'étais chargé de distribuer les effets vestimentaires aux anciens PG alsaciens (j'ai servi entre autres mon camarade d'enfance Edouard Wald, Jean Blocher qui devint pasteur à Niederbronn après la guerre, Emile Feuerer de Mertzwiller et Antoine Riehl de Dauendorf), en attendant de recevoir mes papiers d'engagement pour la durée de la guerre. Pendant nos moments de liberté, avec mon ami Riehl, nous avons visité les vestiges de Pompéi, ainsi que l'île de Capri et bien d'autres curiosités des environs du Vésuve.

A partir du 29 mai 1944, j'ai rejoint la base 901-5 et j'ai sollicité l'affectation dans une unité combattante, ce qui a demandé une dizaine de jours auprès du Commandement Général à Alger. J'ai reçu mon



livret militaire sous le nom de Aimé Lancier, né le 15 décembre 1921 à Rosendal près de Lille. J'étais prédestiné à porter le nom de famille de Lancier. En effet, d'après la généalogie, il s'avère que mes ancêtres paternels venaient du proche Palatinat (Schoenau, Ludwigswinkel) où vivaient un grand nombre de familles Fichter. Mais mon aïeul direct, qui servit comme mercenaire chez les Lancier, a été surnommé le « Lanzenfichter », dont le nom Lunzenfichter est une déformation. Mon grand-père paternel portait déjà ce nom lorsqu'en 1867, avec ses parents et ses trois frères, il était venu s'installer au Wasenberg, annexe de Niederbronn.

Sous ce faux patronyme, j'ai été dirigé sur le D. I. A. M. (Dépôt Inter Armes Militaires) à Caivano, où je fis la connaissance d'Alphonse Hausberger de Reichshoffen, militaire engagé pour la durée de la guerre, et frère de mon ami Emile Hausberger. Alphonse, qui s'était marié, s'était retiré après la

guerre dans le pays de sa femme, à Saint-Aubin près d'Amiens dans la Somme. Il est d'ailleurs décédé début janvier 1995.

Dans ce dépôt, je me rappelle particulièrement une petite anecdote. J'étais de garde avec mon ami Joseph Riehl au "Bousbir" ambulancier qui suivait en général les troupes africaines. Lors de la relève du planton, nous étions assis sur un banc, à l'ombre d'un olivier, alors que venait à plusieurs reprises nous harceler une Mauresse qui faisait partie de la bande. Tout furieux, Joseph lui a lancé une canette vide qui a éclaté contre un arbre. Heureusement qu'il n'y eut pas de blessé, car la mère maquerelle a failli faire tourner cette affaire au drame auprès de nos supérieurs.

Depuis le dépôt de Caivano, j'eus mon affectation au 64^{ème} R.A.A., (Régiment d'Artillerie d'Afrique), dont le port d'attache est Casablanca au Maroc. J'ai donc servi au corps expéditionnaire français en Italie en continuant la route victorieuse, sous les ordres du Général Montsabert, à travers Rome jusqu'à Bologne en Italie du Nord. Au cours de mon bref séjour à la 901-5 de Bagnoli, j'eus à deux reprises la visite de Francis de Turckheim, alors Brigadier-chef, qui habitait le château de Dachstein près de Molsheim dont il fut le maire pendant de longues années, et de François de Leusse, dit « Fafa », capitaine et fils de feu le Sénateur maire de Reichshoffen. Ces deux gradés faisaient partie de la D.F.L. (Division des

Document américain réservé à la correspondance des prisonniers de Guerre et soumis à la censure

Forces Françaises Libres). Ils voulaient que je les rejoigne pour faire la campagne d'Italie. Mais je fus averti à temps par le Commandant de la 901-5 du danger que je courais. En effet, en passant du Corps Expéditionnaire français à la D.F.L., on était considéré comme déserteur. Voyez un peu la confiance qui régnait là encore entre certaines unités françaises. J'étais évadé de guerre une fois, mais pas une

deuxième fois ... De toute façon, après le débarquement, toutes ces unités combattantes d'Italie ont formé la Première Armée dite « Armée B ».

Le seul Alsacien de toute la bande qui osa suivre ma trace était Joseph Riehl de Dachstein. Nous avons donc combattu ensemble au 64^{ème} R.A.A. Affectés à la troisième batterie, l'un était tireur, l'autre pointeur, au canon 105 mm. Nous nous sommes relayés dans ces rôles d'arquebusiers.

Après quelques jours de repos près de Naples, au retour d'Italie du Nord, nous avons embarqué le 11 août 1944 sur un grand bâtiment de guerre dont le nom m'échappe. Durant quelques jours nous naviguâmes en pleine mer sans savoir où nous allions. Nous devinâmes rapidement le sort qui nous était réservé, car l'aviation commençait à bombarder au loin et, du coup, on nous informa qu'il s'agissait d'un débarquement en Provence.

De nombreuses échelles en corde furent fixées le long du bâtiment et, à quelques kilomètres de la côte (que l'on apercevait à peine), il fallait descendre l'un à côté de l'autre et à toute vitesse. En bas nous

attendaient, dans une mer agitée, des centaines de chaloupes américaines. D'un bond, il fallait sauter dans ces barques ; ceux aux jambes longues avaient moins de peine que ceux de ma taille. En effet, alors que la corde rentrait sous la cale, j'étais parmi ceux qui, le léger équipement sur le dos, étaient tombés à l'eau ! Un bon point à l'Américain bien entraîné pour la circonstance qui, me prenant par la nuque, m'a retiré de l'eau et plaqué dans la chaloupe. Quelques moments d'émotions dont il fallait rapidement se remettre.

Les moteurs furent mis en marche pour avancer vers la côte, tandis que le canon du bâtiment naval n'arrêtait pas de tirer. D'un coup les chaloupes restèrent amarrées dans le sable. Nous sautâmes dans l'eau. Bien entendu les grands étaient avantagés : l'eau ne leur montait que jusqu'au bas du ventre tandis que, chez moi, elle m'allait jusqu'à la bouche. Que de rudes et de drôles de moments à surmonter ! Il n'y avait pas moyen de reculer, il fallait toujours avancer. Une fois les falaises escaladées, nous nous dispersâmes pour gagner du terrain dans la région de Saint-Tropez-Cavalaire.

Aux informations télévisées du cinquantième anniversaire du débarquement, j'ai appris que la 4^{ème} D.M.M. (4^{ème} division marocaine de montagne) a débarqué au jour J+4 ; personnellement je ne suis pas trop sûr de cette date, à moins que le 64^{ème} R.A.A. dont je faisais partie n'ait été avec l'avant-garde. Lors de l'embarquement à Naples, je reçus en mains propres le nouveau livret militaire individuel établi à mon nom, qui mentionne que j'ai fait la campagne d'Italie du 27 mai 1944 au 10 août 1944, la campagne de France du 16 août 1944 au 5 mars 1945, et la campagne d'Allemagne du 6 avril 1945 au 16 mai 1945. Je me souviens que, fin août 1944, sous une chaleur écrasante, nous avons récupéré nos pièces d'artillerie dans le port de Marseille-l'Estaque avant de défiler sur la Canebière.

Notre convoi monta sur Orange, Montélimar, la vallée du Rhône, Lure, Luxeuil. Mais entre-temps, des semaines s'écoulaient ... à chaque arrêt prolongé, j'avais une pieuse pensée pour mes parents et surtout pour ma petite chérie. J'ai écrit quelques lignes sans savoir dans combien de temps ce courrier allait être distribué.

Le 15 janvier 1945, avec mon ami Riehl, nous avons été nommés brigadiers par ordre numéro soixante-trois du Corps d'Armée, et ce fut alors notre séparation. J'ai pu rester à la Troisième Batterie, tandis que mon ami a pris ses fonctions à la Première Batterie.

Je me souviens encore de quelques noms tels le Capitaine Bidard, natif de Colmar, de l'Adjudant chef Jean Poinsignan de Metz, le Maréchal des Logis chef Muller de Clermont-Ferrand, du Brigadier-chef

Charles Hernoux de la région Roubaix-Tourcoing. Nous n'étions en effet qu'une douzaine de Métropolitains sur les cent hommes de l'unité, le reste étant des Marocains.

Une nouvelle nomination sous le numéro soixante-seize du Corps d'Armée me portait au grade de brigadier-chef à compter du premier Avril 1945. La nomination du grade de maréchal de Logis par ordre du Général Dewinck, Commandant d'Artillerie du premier Corps d'Armée, eut lieu le 29 Avril 1945.

Mais, pendant ce temps, bien entendu la France se libérait et je faisais toujours partie du 64^{ème} R.A.A. comme unité combattante. Depuis la Haute-Saône, nous montâmes ainsi trop rapidement vers le territoire de Belfort de sorte que, dans la trouée à Valdoie, notre batterie se trouva encerclée par les Allemands. Heureusement que le régiment des Tirailleurs Marocains est venu nous dégager !

Vint alors l'entrée dans la plaine d'Alsace où j'étais parmi les premiers libérateurs de Pfetterhouse. A un certain moment nous nous trouvâmes entre Dannemarie et Altkirch, nous suivîmes Rougemont-le-Château vers Masevaux et, par une nuit glaciale, nous mîmes nos canons en batterie à l'entrée de Burnhaupt-le-Bas. Pour me réchauffer, je rentraï dans une maison occupée. Le hasard voulut que je rencontre ses propriétaires, Monsieur et Madame Jenn. Cette dernière était native de Niederbronn, elle était née Mathilde Ludwig ; c'est à l'entrée de Masevaux que j'ai perdu mon lieutenant, André Paul, lors d'une embuscade. Il repose d'ailleurs dans le carré de militaires au cimetière communal de Masevaux.

Nous sommes entrés en libérateurs à Masevaux et, dans les années 1970 lorsque j'ai passé des vacances à l'hôtel Palombella, j'ai reconnu la patronne qui, à l'époque, avait dix-huit ans lorsqu'elle nous recevait en costume d'Alsacienne avec le drapeau bleu-blanc-rouge.

La route nous conduisit par la suite sur le Thillot, Cornimont où, à nouveau, la bataille fit rage. Nous descendîmes le Grand Ballon sur Thann, Cernay et ce fut la poche de Colmar, le dernier bastion allemand qui restait à libérer ; à Orschwihr nous avons été en batterie. Je me souviens avoir passé la nuit dans une maison qui, par hasard, appartenait à la mère de Lucien Rominger, du service financier des Ets. De Dietrich.

A Rouffach, libéré, je me suis rendu au Château Isenbourg, propriété du Professeur Stolz de l'Hôpital Civil de Strasbourg. Le but de ma visite était de prendre des nouvelles de son fils René rencontré à l'hôpital militaire de Zwiahell en Ukraine durant mes quelques jours de convalescence. Quelle grande surprise me fut réservée lorsque Madame Stolz m'annonça que leur fils René avait pu passer le pont

de Kehl avant qu'il ne fût détruit. Elle l'appela aussitôt et nous bûmes une bonne bouteille de 1890 prélevée sur leur cave souterraine.

Le Château Isenbourg a été vendu. Madame Stolz ainsi que son fils René sont décédés quelques années après la guerre. Ce grand manoir du dix-neuvième siècle, aujourd'hui hôtel de la chaîne des Relais et Châteaux, s'élève dans les vignes, à l'emplacement de l'ancien château épiscopal.

Je note encore qu'après la libération de la poche de Colmar, j'ai été désigné pour suivre pendant six semaines, en février/mars 1945, un stage d'instructeur à l'Ecole des Cadres, nouvellement ouverte dans les bâtiments de l'asile d'aliénés de Rouffach. Le colonel Lecoq dirigeait ce premier stage : dans ma mémoire demeure une visite du Général Delattre de Tassigny à qui nous avons été présentés à une heure du matin, rassemblés sur la place sous la lumière des phares. Comme j'étais logé dans le bâtiment tout au fond de l'enceinte, il fallait cavalier pour ne pas arriver le dernier au lieu d'appel.

Je partageais la chambre avec sept autres stagiaires, dont le fils du Général Giraud qui était aspirant. Je lui avais raconté que, lors de l'évasion de son père de l'Oflag, je me comptais parmi ceux qui voulaient aider et faciliter sa traversée de l'Alsace occupée. Ce fut un bouleversement à cette époque. Mais Giraud n'a pas transité dans notre coin ; il est passé plus au sud de notre région.

Il fallut encore plusieurs semaines avant que l'Alsace du Nord soit enfin libérée par les troupes américaines. La libération de Niederbronn s'étant produite le 17 Mars 1945, j'ai tenté d'obtenir de mon capitaine une première permission pour visiter ma famille.

Je reçus enfin cette « perme » début avril, et les consignes de route à suivre me furent prescrites. Je fus conduit par un « Command Car » jusque vers Brumath car le chauffeur avait une mission à accomplir près de Seltz, endroit où je devais rallier mon unité avant de traverser le Rhin. Le Vendredi Saint, vers 22 heures, après avoir fait du stop à travers la forêt de Haguenau, je pus, au croisement de Schweighouse-sur-Moder, monter à bord d'un camion américain qui devait se rendre à Dambach-Neunhoffen. A Reichshoffen, alors qu'il s'apprêtait à bifurquer sur Jaegerthal, je lui fis comprendre que le trajet était plus court par Niederbronn- Philippsbourg ; et, de par cette ruse, je descendis du camion au coin de ma rue. La joie fut grande de retrouver ma famille au complet, sauf mon frère Alfred qui était encore dans l'armée allemande et dont on était sans nouvelles, mais il est également revenu vers la fin Juin 1945.



Photo de famille devant la maison barricadée pour être mieux protégée

Le lendemain matin, Samedi Saint, je me rendis aussitôt chez la famille Henrich qui fut très heureuse de me revoir ; elle me raconta tous les problèmes rencontrés durant mon absence, en particulier l'internement de Nicolas Henrich à la prison de Sarrebourg. Ce fut grâce à l'intervention du représentant Schwartz à Metz qui connaissait bien le « Gauleiter » de Moselle, Burckel, pour lui avoir fourni gratuitement une chaudière de chauffage central De Dietrich, que Nicolas Henrich put être libéré de la Gestapo.

Comme il n'y avait plus aucune bicyclette à la maison, je lui empruntai sa monture, et en toute hâte je parcourus les dix-huit kilomètres séparant Niederbronn de Dauendorf. Arrivé au village, je me renseignai pour savoir si Mademoiselle Lucie Gerling, ma chérie de toujours, habitait encore à la même adresse. A ma grande stupéfaction, Maria Hertzog, la fille que j'avais questionnée, me fit savoir qu'il y avait deux Lucie Gerling du même âge à Dauendorf. Je me souvenais uniquement que son père travaillait à la CEMPA à Schweighouse-sur-Moder et me présentai donc à la propriété de Jérôme Gerling, 182 rue des Balais.

La mère et une voisine, Madame Marie Reeb dite « Sundimarie », étaient à la cuisine. J'allais les saluer lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit, laissant passer Lucie qui me tombait dans les bras. Grandes furent les retrouvailles et un instant de répit... Pendant ce laps de temps, curieuse, la vieille dame demanda à la mère qui était ce soldat français en uniforme alors qu'il n'avait pas encore dit bonjour ; mais ma petite chérie fit les présentations sans plus tarder.

Je retournai à Niederbronn au courant de l'après-midi et, comme convenu entre nous deux, ma « petite copine » vint le lendemain dimanche de Pâques 1945 à Niederbronn où de mon côté, je fis la présentation à mes parents. Le soir, comme il se doit, en grand amoureux j'ai raccompagné ma chérie à Dauendorf.

Nous avons beaucoup de choses à nous raconter durant cette brève rencontre, avant que je reparte le



Ma première permission, Pâques 1945

lendemain matin par auto-stop sur Haguenau, Seltz pour rejoindre mon unité. Nous traversâmes le Rhin, où un autre vent sifflait par rapport à octobre 1941 sous les bottes allemandes. Mais la guerre n'était pas terminée pour autant.

Nous continuâmes notre avance victorieuse à travers la Forêt-Noire, Hornisgrinde, Feldkirch, où nous avons fait prisonnière l'unité allemande qui tirait au canon en direction de Strasbourg et environs, Freudensadt qui avait été incendié. Nous sommes descendus sur Donaueschingen jusqu'à la frontière suisse.

A nouveau les unités motorisées, comme le 64^e R.A.A. ainsi que le 2^e Régiment de Dragons, avaient avancé trop vite de sorte que les Régiments Marocains de montagne et les troupes coloniales ne pouvaient pas suivre. C'est ainsi qu'à Zollhaus, près de la frontière suisse, nous avons été encerclés par l'ennemi camouflé dans les bois, alors que nous nous trouvions dans une vraie cuvette, soumis au feu nourri des S.S. Le canon 105 avait pris position à un carrefour non loin du presbytère de la commune, et par trois fois j'avais donné ordre de déplacer les pièces afin d'effectuer des tirs à vue directe, le tube du canon en position horizontale et les sachets de poudre ramenés à deux paquets pour tirer sur les armes automatiques de l'ennemi.

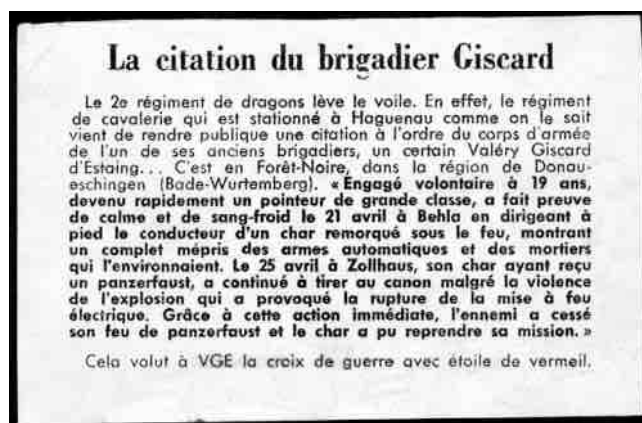
Mes camarades artilleurs qui avaient servi la pièce ont tous été tués. Je fus le seul survivant. C'est en ces lieux que j'ai donc glané la plus haute distinction, ayant été cité à l'ordre de l'Armée par le Général de Gaulle. Cet "acte de bravoure" s'est déroulé le 25 Avril 1945. J'ai ainsi obtenu la Croix de Guerre avec Palme et fut proposé pour la Médaille Militaire.

L'ennemi s'étant rendu, nous avons dégagé le village et deux jours plus tard j'ai été appelé à Donaueschingen au quartier général où nous étions onze à être décorés par la suite. Le plus grand du groupe était Valéry-Giscard-d'Estaing du Deuxième Dragon, et le plus petit c'était moi !

Bien plus tard, par décret du 27 septembre 1946, la Médaille Militaire m'a été conférée. Néanmoins la remise officielle avait déjà eu lieu le 14 juillet 1946, place de la République, lors d'une importante prise d'armes par le Général Gruss, gouverneur militaire de Strasbourg.

Je tiens tout de même à préciser que mon "acte de bravoure" était un cas isolé dont l'opération a été exécutée de ma propre initiative, tout jeune sous-officier, et que j'avais été mis au pas par le Capitaine Bidard qui me signifiait vouloir me traduire devant le Conseil de Guerre. Le Général Dewinck avait inspecté les lieux et j'avais tout juste entendu lorsqu'il chuchotait au Capitaine : « *Oui, il l'a bien mérité* ».

Par la suite, dans le village de Zollhaus, je fis la connaissance d'un autre Niederbronnais, Charles Bauer dit « Schesselouis », décédé il y a quelques années à son domicile, route de Bitche. C'était vraiment un dur des durs et dans son livret militaire était marqué : « Bon vieux soldat, sur Bauer on peut compter sur mer, mais pas sur terre ». En effet, c'était un bon marin mais, une fois à terre, il se noyait dans l'alcool...

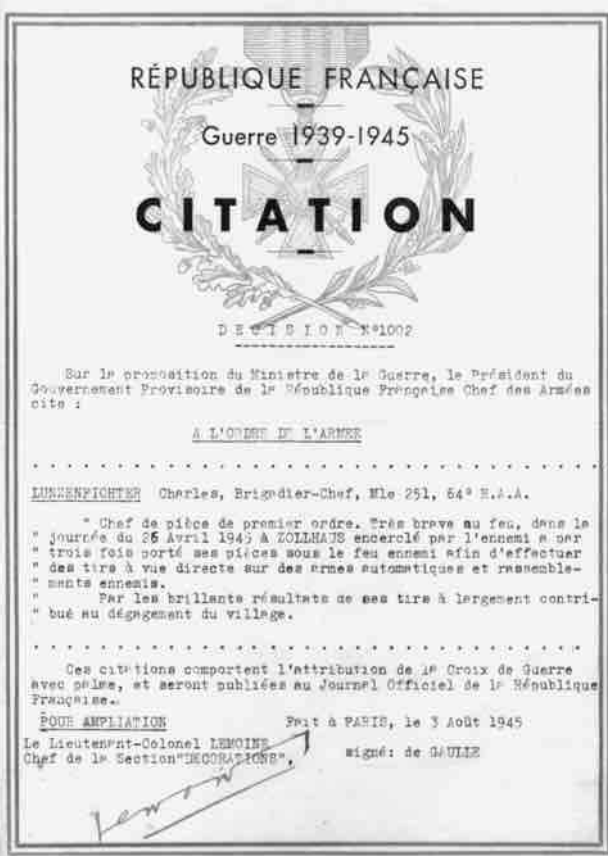


Mais le chemin de la victoire continuait et c'est à Bregenz que nous sommes entrés en Autriche. Au passage de la douane-frontière une grande banderole mentionnait : « Ici commence le pays de la Liberté, l'Autriche ».

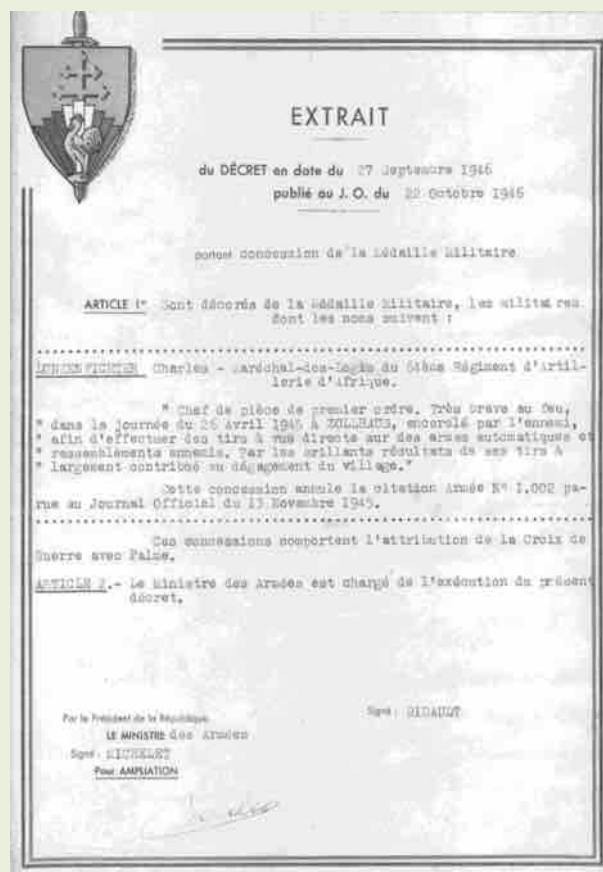
Le 8 Mai 1945, au sud de Bregenz nous avons appris l'annonce de la fin de la guerre.

Le lendemain, je me rendis au PC du capitaine Bidard. Je me présentais en lui signalant ce qui suit :

« *Mon capitaine, mission accomplie, j'ai signé mon engagement pour la durée de la guerre ; je voudrais rejoindre mon foyer* ». L'officier prit note aussitôt et, le 19 mai 1945, j'ai quitté l'Armée avec la mention



Citation pour fait de guerre datée du 3 août 1945



Décret du 27 septembre 1945 me conférant la médaille militaire

« Mis en congé illimité ». J'ai été nommé plus tard au grade de maréchal des logis chef de réserve selon ordre numéro 560 du 19 janvier 1949. J'ai d'autre part accompli une période d'exercice obligatoire du 25 au 30 septembre 1950 au Deuxième Régiment de Spahis Algérien à Pirmasens, Palatinat.

Comme on peut le constater, je porte toujours l'uniforme de l'Armée Française, pour la simple raison que je n'avais plus d'habit civil, les quelques affaires restantes ayant été cédées aux prisonniers de guerre évadés.

... Le jour de gloire est arrivé !



Le 14 juillet 1945 à Niederbronn-les-Bains au Parc du Casino



Lors d'une importante prise d'armes le 14 juillet 1945, le Général de Langlade, Gouverneur militaire de Strasbourg, m'a remis la Croix de Guerre avec Palme

Durant les années qui suivirent la Libération, je reçus les distinctions de Reconnaissance de la Nation et l'on m'a délivré les différentes cartes auxquelles mes états de services, en tant que militaire ou civil durant toute la période de la guerre, me donnaient droit.



La première fête de la Libération
Sur un char décoré avec Marianne - Alice Zapf
entre deux soldats - son copain et moi-même

A partir de 1946 et jusqu'en 1957, je me suis occupé activement de la préparation militaire volontaire en tant que responsable du canton de Niederbronn. Cette activité me valut :

- le 14 février 1949, le témoignage de satisfaction à l'ordre de la Brigade pour les années 1947 et 1948,
- le 2 février 1951, le témoignage de satisfaction à l'ordre de la 6^{ème} Région militaire, pour l'année 1950,
- la Croix du Service Militaire Volontaire par arrêté du 10 juillet 1951,
- une lettre de félicitations du Ministre des Armées du 6 novembre 1957, avec mention au Bulletin Officiel du 13 septembre 1957.

Carte de réfractaire délivrée le 20 novembre 1961,
pour mon évasion périlleuse de l'armée allemande
en Italie le 22 mai 1944.



Carte de déporté politique délivrée le 14 décembre 1953,
suite à mes séjours au camp de Vorbruck à Schirmeck.



Carte du Combattant délivrée le 1^{er} juin 1954 pour mon
engagement dans l'armée française de mai 1944,
après ma désertion de l'armée allemande, au 19 mai 1945,
après la capitulation de l'Allemagne.



Carte de combattant volontaire de la Résistance,
délivrée le 24 mars 1954, pour l'aide que j'ai apportée
aux filières de passeurs.





Dépôt de gerbe, le 11 novembre 1945, que j'ai eu l'honneur d'effectuer devant le carré des tombes de militaires français au cimetière communal de Niederbronn. On reconnaît le maire Osswald, l'adjoint Nicolas Henrich et beaucoup d'anciens combattants.

Remise de la médaille militaire par le Général Gruss, place de la République à Strasbourg, lors de la prise d'Armes du 14 juillet 1946



Je suis resté président de la section locale des Anciens Combattants (U.N.C.) de 1946 à 1986. Parallèlement j'étais président de l'A.D.E.I.F, « Association des Déserteurs, Evadés et Incorporés de Force ». Sous l'égide de cette dernière, j'ai participé avec le groupement du Bas-Rhin à la réalisation des recueils-fascicules N°1 et 2 des Disparus durant la Guerre de 1942 à 1945. Ce fut un travail fantastique pour obtenir la photo de chacun des camarades disparus. J'étais aussi membre du Comité Départemental de l'U.N.C. du Bas-Rhin de 1960 à 1977, secrétaire de la section locale des Déportés qui comptait cinquante cinq membres U.N.A.D.I.F de 1946 à 1958, et nommé président à partir de 1959 ; au printemps, il restait encore neuf survivants. Il est à retenir que l'U.N.E.G. sur le plan national avait fait une enquête afin de trouver son doyen et son benjamin. Le journal mentionnait en détail la liste qui est classée dans mes archives : il en ressort que le doyen est un certain Eliet de Saint-Traimbault de Lassay en Mayenne qui avait à l'époque 93 ans et qui était né le 16 Décembre 1876. Le benjamin est l'évadé Jacques Blot chirurgien-dentiste à Reims dans la Marne, à 42 ans et demi, né le 31 Octobre 1927 à Soissons. De ce journal apparaît en dix-septième position le premier Alsacien Lunzenfichter Charles de Niederbronn-les-Bains à l'âge de 49 ans, né le 15 Décembre 1921. Je suis également membre de l'U.N.E.G., union nationale des évadés de guerre, Section Alsace depuis 1962, membre de la 323^e Section des Médailleurs Militaires de Haguenau depuis 1960, membre de l'Association Nationale de l'O.N.M., Ordre National du Mérite selon décision du 16 Mai 1970. A ce sujet je fais remarquer que ma nomination a été longuement commentée dans différents journaux et accueillie favorablement.

La remise officielle a eu lieu le 20 décembre 1970 à l'occasion de l'inauguration de l'école maternelle Sud et du collège d'enseignement secondaire. C'est Monsieur Jean Verdier, Préfet de la Région Alsace, qui m'a remis l'Ordre National du Mérite.



Remise de la médaille de l'ordre National du mérite, par Monsieur le Préfet Verdier

Charles Lunzenfichter est né le 15 décembre 1921 à Niederbronn-les-Bains. Il est décédé le 3 avril 2007 dans sa 86^{ème} année.

Crédit photographique : archives familiales